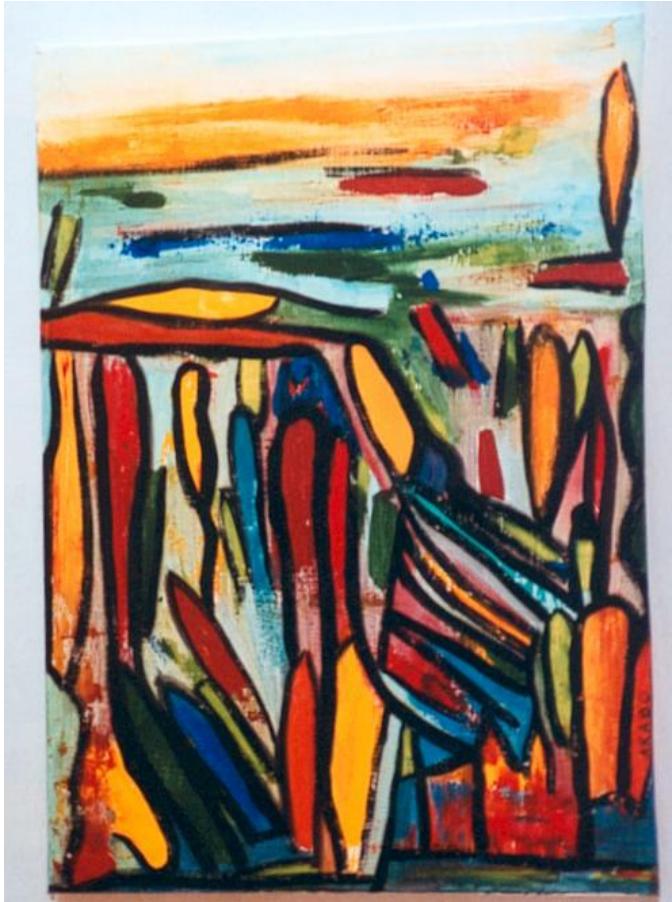


Secteur Ecriture et Poésie du GFEN

L'écriture : lieux et non-lieu



Cahiers
de Poèmes

66 Printemps
2002

CAHIERS DE POÈMES

N°66 - Printemps 2002

La revue du secteur Écriture et Poésie du
GFEN

8, allée Petite Savoie
33140 VILLENAVE D'ORNON France
Tél. : 05 56 87 40 56 / Fax : 05 56 75 44 11
E-mail : mducom@wanadoo.fr

30, rue du Canon d'Arcole
31000 TOULOUSE France
Tél. et fax : 05 61 22 44 04
E-mail : chrisjeansous@infonie.fr

Directeur de publication : Michel DUCOM

Comité de rédaction : Agnès AUBAGUE, Emilie
BÉCUÉ, Martine BONNET, Olivier COSTINO, Rome
DEGUERGUE, Séverine ELABED, Anny GLEYROUX,
Martine MEILLON, Lucette MELLADO, Christine
NANCIE, Odette Anna TOULET, Michel TRENTO.

Créateur de la revue : Michel COSEM.
Directeurs précédents : René LAFITE, Pierre COLIN.

Couverture : « ICARE » Silvine ARABO Huile sur
toile

Copyright © Silvine Arabo

Illustration intérieure : Reproduction de la
couverture de *PEUPLE et POÉSIE*, n°19 / 1949 / 6^{ème}
année : papier dactylographié, ronéotypé sur
duplicateur à stencil.

I.S.S.N. 0395 - 4080
Dépôt légal : 31 mars 2002
Imprimerie · PROSPER S A R L

ÉDITO

« Il n'y a pas à exclure en nous le firmament, il faut en retrouver en nous les sillons » Joë Bousquet.

Les lieux sont habités. Non par des êtres magiques mais par des êtres humains qui les modèlent, qui les travaillent et qui les transmettent, mêlant leurs croyances, leurs pensées mythique et rationnelle aux paysages et aux rencontres. En eux-mêmes ces lieux n'ont aucune puissance. Et lorsque des habitants se replient sur leurs lieux habituels les pouvoirs des lieux et des hommes s'étiolent. Ce sont toujours ceux qui passent qui obligent ceux qui résident à dire qui ils sont, à faire plus et mieux. « *La beauté est dans les yeux de celui qui regarde* » dit un proverbe arabe, et il pourrait être repris à son compte par un physicien quantique, dans une physique du non-lieu.

Cela ne justifie en rien l'attitude superficielle du touriste mais oblige au contraire à transformer le touriste en voyageur. Le voyageur invite alors courtoisement le sédentaire à devenir spectateur distancié et critique de sa vie. Il le questionne et ce faisant il lui suggère que le lieu dans lequel il vit est « rattaché » à plus grand, à de la culture, à de l'histoire, à de la langue, à du cosmos. Ceux qui habitent entendent, car ils savaient, mais mal, ils le pressentaient, ils n'avaient pas le temps de le dire.

Ecrire les lieux c'est faire entrer l'imaginaire, le pouvoir des signes et de l'écriture dans un dialogue qui dépasse l'anecdote et le bavardage. C'est entamer une conversation avec les infinis possibles que l'écrivain prête à juste titre à ses résidents, et il n'y a pas de désert sans présence humaine. Les anciens rôdent, on entend des voix dans la montagne, un homme obstiné à vivre là s'appuie sur un mur.

Ni les enfants ni les hommes n'écrivent les lieux impunément. Et il ne s'agit pas là de parler de nations ou de villages, mais de responsabilité et de transformation. De mythes et de légendes, de sourires et d'abandons. Quel lieu ne quitterons-nous jamais ?

Les lieux en appellent à une tension entre l'engagement et la distanciation. Ils ouvrent des seuils. Il faut les franchir comme on peut, tirillés, sensibles aux paradoxes ou aux contradictions.

Les lieux et l'engagement moderne sont de même nature : ils ne réclament pas l'absorption de la personne dans un endroit, fut-il le plus beau du monde, ni dans une cause, fut-elle la plus juste des causes. Ils obligent à cet aller-retour permanent entre l'investissement personnel et la distance critique. Un siècle d'apocalypse a enfermé l'engagement en lui-même : c'est d'avoir mal conceptualisé que l'engagement, comme toute notion, est susceptible d'entrer dans une contradiction. Cette idée simple fut l'impensé du XX^{ème} siècle. Littérature engagée, cause à engagement total, dénonciation et anathèmes, qui osera aujourd'hui défendre le lieu de l'engagement en écriture ?

Sauf à reconnaître à l'engagement un droit imprescriptible à sa négation provisoire : le désengagement. La mobilité entre engagement et distance - mobilité fustigée par tous les critiques engagés du siècle précédent - est la seule façon de permettre la renaissance d'une pensée écrite vivante, engagée et nécessaire, qui donnera à l'exploration lyrique comme à celle de la forêt politique et sociale leurs légitimités. La mobilité n'est pas la trahison. Elle est la ressource des engagements.

Qu'on n'assigne plus l'écriture ni l'écrivain à des parcours obligés ! L'écriture et l'écrivain n'ont pas à être coupables. Non-lieu. Ils faut les laisser responsables d'être sur la ligne de crête des infatigables voyageurs.

BILAN

L'eau s'échappait des pourrissoirs. Dans la rue, des gangrènes d'arbres se suspendent à ma robe. J'espère en un lointain avenir.

Ma mère morte ressemble à un ange de Vinci. On dirait une jeune fille. Comme si la mort avait le pouvoir de libérer la quintessence des êtres. Une jeune fille ou un oiseau. Le poids d'un oiseau sur le drap.

La camarade en moi longtemps sommeilla... A la fête des beaux garçons je l'ai remise au clou. Mon cœur est tanné comme le cuir des vieux marins... C'est dans la ville qu'à tâtons les aveugles retrouvent leur chemin.

Mon imagerie est pleine de roses : d'Orient, de Hongrie, du désert... On y confectionne des parfums, vendus très cher

Même dans les foires.

J'ai l'œil qui témoigne d'une histoire personnelle, parfaitement anonyme. Dans les ruelles du désir, j'interroge de vieux bonzes dont le sourire énigmatique est la seule réponse : je me demande s'ils se sont baignés dans les eaux du Gange, s'ils ont contemplé les fjords, là-bas, dans une Norvège d'autrefois, avec ses aurores boréales, les plis de ses déserts et, tout au fond, la chapelle intérieure.

Pauvre errance ! Chat de gouttière sous la pluie, tu mimes encore tes destins, et leur donnes ce poli des ans, que n'a jamais renié ton verbe.

S.A.

Silvaine ARABO, auteur de l'huile sur toile reproduite en couverture, est poète et plasticienne. Elle a créé et dirige sur Internet *Le site de Silvaine Arabo : Poésie d'hier et d'aujourd'hui* et une nouvelle revue d'écriture : *Saraswasti* (voir page 93).

POÉTIQUES DU LIEU

Rencontre avec Michel COSEM : interview par CHMILE

Chmile : Vous êtes éditeur d'Encres Vives depuis 1960, quelle est l'histoire de cette revue ?

Michel Cossem : Ça a commencé à Toulouse alors que j'y faisais mes études. Nous étions un groupe d'étudiants qui a ensuite éclaté. D'autres auteurs de toute la France, et même de Belgique, ont rejoint la revue, sont venus l'étoffer. Depuis elle ne s'est jamais arrêtée. Cette revue défend l'idée d'une poésie de recherche d'écriture fondée sur l'imaginaire, le légendaire, la nature plus fortement et surtout les problèmes du monde vus par ce travail d'écriture. Ce n'est pas une poésie documentaire, elle réfléchit sur le monde. Elle s'inscrit dans le courant de la poésie lyrique.

Ch : Pourquoi avoir créé la collection Lieu et quand ?

MC : L'importance du lieu nous est apparue de plus en plus évidente. C'est une entrée dans la poésie, une découverte du monde. Le lieu ne pouvait pas être indifférent. La rencontre poète / lieu doit produire de la poésie. Egalement parce que le poète a le besoin de s'exprimer. Mais ce n'est pas exclusif, ce n'est qu'une partie du travail. Le lieu est devenu important au vu du succès de la collection. Il y a eu beaucoup de demandes et de propositions. Le lieu est un lien d'origine forte. Il peut être imaginaire, réel, d'enfance, choisi ou découvert lors de voyages, naît alors comme une poésie reportage. C'est formidable car c'est un espace de liberté pour les auteurs. C'est important d'avoir créé ce lieu d'écriture. Cela donne aussi une géographie extraordinaire.

Ch : Vous avez choisi le mot lieu, un lieu en poésie est-il une évocation ou une source d'inspiration ?

MC : C'est une rencontre. Et la poésie en naît parce que le poète, tel que je le vois et que je le publie dans Encres Vives, maîtrise son langage, son outil de communication. Il se met dans le hasard. En fait, presque comme dans un reportage où l'on ne sait pas ce qu'il va se passer.

Ch : Faut-il provoquer cette rencontre ?

MC : Pour moi, oui. Il y a par exemple des auteurs qui, sans être de Bordeaux, vont écrire au hasard dans les Landes. Ceci déplace la notion de poésie qui s'élabore intérieurement. Toutes les rencontres sont différentes, chaque lieu, chaque auteur produit malgré tout une poésie singulière.

Ch : Existe-t-il un imaginaire local ?

MC : Non. Par exemple, dans le numéro « Maghreb » de la collection Lieu, Rabah Belarimi est français et écrit en langue française. Un des plus grands auteurs français. Le risque pourrait être de retourner à la déviance complète du régionalisme. Et puis, on peut évoluer à différents moments de sa vie. Si, par exemple, je retournais dans les Landes dans quinze jours, je n'écrirais sûrement pas la même chose que ce que j'ai pu écrire auparavant. C'est infini.

Ch : Vous êtes poète, romancier, écrivain pour la jeunesse, où se situe le lieu dans votre œuvre ?

MC : Il est partout. Dans le monde perceptible et aussi dans le monde imaginaire. Mon œuvre est à la rencontre entre imaginaire et liberté. Par exemple, dans « L'enfant de la légende » qui se situe dans la grande Lande, j'ai rencontré l'imaginaire Landais par le biais de l'ethnologue Félix Arnaudin qui avait noté toutes les légendes landaises. Je situe donc ce roman dans ce type de légendaire. C'est en cherchant la source et en même temps en traversant le réel qu'est cet univers de la Lande – à travers le ciel, le sable...- que j'ai construit mon récit. Il faut du vécu, on atteint ce qui est de l'ordre de l'imaginaire à travers la réalité. Oui, la réalité.

Ch : Quel rapport établissez-vous entre le lieu et la légende ?

MC : Le légendaire est fortement ancré dans le lieu (les légendes du bord de mer sont évidemment différentes de celles de la montagne) et donc porte un vécu collectif, notamment à travers la langue. En même temps, ces légendes sont universelles par les valeurs qu'elles portent et sont compréhensibles partout. Les légendes apportent des solutions imaginaires à des problèmes fondamentaux de la vie : les questions de l'origine, de la naissance, pourquoi existe-t-il des gentils et des méchants... Dans les années 1920-1950, beaucoup d'études ont été menées sur les structures et la formation des contes et légendes dans le monde entier qui ont fait ressortir ce caractère universel.

Ch : Le conte précéderait-il la religion ?

MC : Evidemment, la religion vient bien après. On peut imaginer des contes oraux depuis la préhistoire.

Ch : Vous avez inventé des légendes, quels sont les lieux de ces légendes ?

MC : J'ai travaillé sur les légendes de la Gascogne, du Pays Basque, des Pyrénées, du Languedoc et de la Catalogne. Je n'ai parfois trouvé que des bribes. J'ai donc été emmené à inventer tout en respectant les données. C'est bien dans le travail d'écriture. On peut aussi créer une nouvelle légende.

Ch : Avez-vous inventé de nouveaux lieux ?

MC : On pourrait faire un roman où on invente un pays entier dans lequel on introduit des légendes. Que serait un lieu sans légende ?

Ch : De l'attrait du lieu naît la légende ?

MC : La production imaginaire des lieux doit être sauvegardée. Sinon les lieux meurent, ils sont déshumanisés et on en connaît autour de nous. Un lieu doit produire du plaisir, avoir un légendaire quitte à créer ces légendes. La société moderne a beaucoup d'avantages mais ne produit pas suffisamment d'imaginaire. Il faudrait approfondir.

Ch : Peut-on ré-humaniser des lieux ?

MC : J'ai participé à des rencontres autour du conte au Mirail, à Toulouse, avec des enfants. Ça a été assez fort. Mais ceci doit être un travail de longue haleine. Il existe une tendance lourde dans la littérature pour les jeunes, une sorte de dictature du « social ». Les enfants ne s'y intéressent pas ; c'est bon pour les enseignants... mais pas pour eux. L'imaginaire est une forme de liberté qui apporte du rêve et c'est déjà pas mal (rires...).

Ch : Est-ce qu'on « perd » les enfants en les éloignant des lieux de leur enfance ?

MC : Oui, peut-être. Le rôle de la poésie est un pouvoir d'exprimer, un pouvoir d'enrichir la vie. Si on reste dans l'aliénation du concret toute cette richesse n'existe plus. Je pense que la société tend à créer des êtres sans imaginaire ou nourri par les médias.

Ch : Il existe un lien direct entre l'esprit critique et le lieu de l'imaginaire ?

MC : Oui, tout à fait. Si on néglige le lieu on néglige le reste.

Peut-on déplacer les légendes ?

MC : Je ne sais pas. Je suis incapable de le dire. Je sais que les enfants du Mirail avaient été émerveillés par les légendes Pyrénéennes. Ah, si. Une autre fois, j'ai travaillé avec mon livre « La rose rouge du désert » dans une banlieue difficile. Les enfants avaient adoré ce livre. Ils avaient par la suite interrogé leurs parents, grands-parents, à majorité malgache ou sénégalais, et avaient ressorti des objets, des livres légendaires de leurs cultures. Mais ceci n'est qu'une petite goutte d'eau dans un univers bien différent.

Ch.

1

Reste un peu de clarté et le ciel blanc se reflète dans l'eau glacée du grand étang. Suivent immobiles sur l'échine des nuages les vieux chênes serrés et noirs qui attendent la vraie tombée du jour. Mais c'est l'eau qui décide, lisse et cruelle, lame d'acier à défier la nuit et à appuyer sur le cœur là où la solitude parfois fait mal.

Le chemin romantique filant vers les cabanes noires où se réfugient les cygnes sauvages est le seul à rêver. C'est vers lui que viendront les danses fantômes.

(Grand Etang, Lathus, Vienne, Janvier)

2

Il fait gris le long des bois. Les buissons et les lièvres sont immobiles. Des oiseaux passent en sifflant au ras des haies. Une vieille maison achève son histoire généreuse là près des chimères où passent neiges et songes.

Le temps a brûlé les ailes de la nuit, le simple dialogue et le temps des folles farandoles.

C'est elle, la maison qui parle au ras de la terre d'une voie râpée par la peau. C'est elle qui dit la mémoire et les visages.

(Villesalem, Vienne, Janvier)

3

Dans l'auberge des Marches les gens mangent épaules contre épaules (saucisson, mortadelle, pâté, tranches de gigot) pluie et pluie, feuilles séchées et feuilles qui regoûtent à la sève, pierre froide et pierre écrite depuis longtemps. Brusquement jaillit du silence utile de la taverne une querelle depuis longtemps mûre au creux des chemins dans l'odeur de l'humus. Sanglier contre sanglier, crocs contre crocs. Des oiseaux noirs de passage s'arrêtent derrière les carreaux embués et les tiges de l'hiver percent la brume, alertent les âmes vives. Puis le silence revient épais et lourd marais où s'enlisent et se déchirent les paupières grises.

(Lussac, Les Églises, Vienne, Janvier)

4

Dans la cour de l'école de Villeneuve de Chauvigny le vieil arbre cassé, coupé, fendu rencontre les enfants. Il parle du temps des fées, des neiges et des ogres. Il dit l'heure qui passe mieux qu'une horloge. Il étale dans l'ombre ses bijoux fragmentés. Il éparpille les frêles abeilles. On l'interroge sur la tempête qui a dévasté le pays mais il est sourd. Il suit sa propre logique et chemine à sa manière vers une mort minérale. Nul ne devrait lui demander de chanter le printemps, ni d'évoquer les amours de l'été. Il est lui-même et cela lui suffit, là dans la cour de l'école.

(Chauvigny, Vienne, Janvier)

M.C.

(Extrait d'un recueil en cours de travail)

LES CHÊNES AURONT PERDU TOUTE LEUR SÈVE

Les textes ci-dessous sont extraits d'un livre issu d'un travail d'ateliers d'Écriture et Arts Plastiques, années 2000/2001, avec les détenus de la Maison d'Arrêt d'Évreux - Abdelkader, Alain, Aziz, Bernard, Cyril, David, Franz, Guillaume, Jean, Jérôme, Joël, Mikaël, Najim, Patrick, Pedro, Sébastien, Thierry - Nathalie BOTTAUD (Écriture) et Cécile MARICAL (Arts Plastiques). Octobre 2001.

Note de la rédaction C.Po.

***Et la voix qui chante derrière les barreaux
réveille les couleurs au creux des yeux du monde.***

N.B.

Les hommes qui ont réalisé le contenu de ce livre sont d'origines, de milieux socioculturels et d'âges différents. Ils sont tous détenus à la Maison d'Arrêt d'Évreux, c'est leur seul point commun.

C'est pour beaucoup la première expérience artistique, riche d'une démarche absolument volontaire, qui malgré les règles et les exigences de la détention, les transferts précipités, les préoccupations essentielles d'un quotidien pénitentiaire auquel nous sommes obligés de nous plier, a su donner naissance à une équipe solide, inscrite dans la mouvance des jours et des êtres, apportant par sa diversité une émulation fédératrice et des liens de complicité et d'échanges bien réels, qui génèrent un magnifique « tout est possible ».

Un atelier hebdomadaire d'arts plastiques existe depuis plusieurs années à la Maison d'Arrêt : un relais grâce auquel les détenus ont accès tous les jours à un lieu, à des outils, à du souffle afin de se fabriquer un chemin au delà de la routine, de s'essayer, se révéler, se confronter autrement aux autres et à soi-même.

C'est aussi un lieu de découvertes qui laisse trace : un cadre où les détenus peuvent se mettre à l'œuvre, où ils peuvent tenter de mettre en forme quelque chose d'eux-mêmes, de leur parcours, de leurs histoires.

C'est par le biais de cet espace de création, « adopté » par les détenus, fruit de la confiance établie et de leurs désirs ainsi mis en avant, que nous avons cherché à découvrir une dynamique entre les créations plastiques et l'écriture, leurs écritures, afin de créer des passerelles d'une forme d'expression à une autre. Passerelles qui sont messages, traces, empreintes, identités, en respectant les singularités de chacun, en essayant de construire ensemble, de jouer et de rejouer les éléments.

Représenter, dire, expliquer chaque trace déposée sur un support, c'est ouvrir un espace propre à chacun, un espace de possibles et de choix, d'ombres et de lumière, de signes et de matières, d'empreintes et de geste, témoignage ici unique des pensées, des doutes et des forces de chacun.

C'est aussi un espace de transformation, de remise en jeu de ces actes de transgression qui ont pu mener à l'incarcération.

Au départ, une simple proposition de notre part a révélé une impérieuse nécessité de dire, écrire, peindre : un besoin de signifier, de codifier son existence et d'en laisser les marques.

Une proposition qui éclaire une urgence d'expression pour des hommes qui ont perdu l'usage et la jouissance, et surtout pour des hommes qui ont pris conscience, connaissance même de ce manque, en toute humilité.

La création ne peut être facteur d'illusion et le projet artistique ne résout pas les drames humains qui se trament en prison, mais permet d'inscrire l'expression des craintes, des peurs, des désillusions et des désespérances, les moments, les états, comme une véritable mise à nu, qui ne se veut ni analytique, ni psychanalytique, mais qui tend vers un « Tous Créateurs », auquel nous pouvons tous prétendre.

L'activité artistique, catalyseur d'émotions et d'énergies a permis aux détenus de redonner du sens à leurs vies quotidiennes, du rythme.

Et en traçant quelque chose d'eux-mêmes et de leur histoire, ils essayent de se défaire de l'abstraction du dehors, de la douleur de l'absence et de l'exclusion.

Les productions permettent de se reconnaître et de se faire reconnaître, en présentant son intériorité et sa sensibilité.

Paradoxalement le milieu carcéral est devenu ici le lieu possible d'une rencontre artistique et l'expérience et l'expérience du plaisir lié à la création a pu se produire et laisser son sillage.

Ce projet a tissé des liens encore présents entre les détenus et nous, des moments d'émotions, de tensions et d'enthousiasme. Des moments extraordinaires pour nous tous à travers une expérience unique car histoire d'individus, où l'humain s'invente de nouveaux horizons.

Ce lien construit une lecture de la détention, par ces témoignages écrits, peints, dessinés, « grattés », « graphés », « monotypés », « empreintés », mais aussi une passerelle entre ces hommes privés de liberté et des hommes libres, ou du moins qui le pensent.

C'est pour nous « intervenants extérieurs » (comme si la prison n'est pas, ne doit pas être intérieure à la cité), une voix pour penser la liberté de tous, l'enfermement de chacun, le souffle qu'il est toujours possible de retrouver.

Une manière de réécrire hier pour inventer demain.

N. B. et C. M.

Nathalie BOITAUD : écrivain et comédienne, animatrice d'ateliers d'écriture (membre du Groupe Français d'Éducation Nouvelle), artiste de la Compagnie Lubat de Gasconha (Uzeste 33)

Cécile MARICAL : plasticienne, intervenante à la Maison d'Arrêt d'Évreux et à la Maison des Arts de la ville d'Évreux.

La main dans la lumière bleue
du sas de décontamination
sentimental
me coupe le souffle vital,
une perpétuelle histoire
me germe
me réconcilie
et m'accroche aux branches
du chêne de tes cheveux
pour chercher l'horizon
de tes yeux bleus
à Évreux.

Najim

C'est l'histoire
d'une prison où il y a une
grande cour avec les détenus qui
bougent et d'autres
qui se réconcilient
et aussi ceux qui sont en silence,
et d'autres
qui grandissent dans leur tête
et plus particulièrement quand
ils se lèvent le matin
et aperçoivent
la lumière du jour.
J'arrive pas à comprendre
comment on se retrouve enfermé
mais c'est vraiment un poids sur
les épaules,
lentement on se remet
et on retrouve le souffle.

Patrick

PROTHÉSIE

One ze rôde euh gaine
Toulouse je marche
Je claque mes pas sur des trottoirs
En peau de lune

C'est le cuir
De l'astre Tambour
Toulouse, je marche

Je claque mes pas
Baffes au trottoir
Et son de loin de bide
Meugle une Transe
Là

J'ai fait danser les briques

La ville avant moi étés
Blancs
Tout est autre, là
Elles
Les belles
Mollets d'œufs noirs
Entre choc et bouillie
A poil les seins
Latérite brûlante
Voici

Elles ont fait jazz
Elles ont fait
Rouge

Ch.

LE LIEU DU MENTIR VRAI

« A vous comme à moi le problème ne se résout que par poème. »
Louis ARAGON.

Ecrire peut être le lieu de la fascination. On peut entendre, par là, le rapport aux idéologies, adorations amoureuses, obsessions... On n'entendra toujours que des ventres stériles. Une écriture qui connaît son objet n'est pas satisfaisante. Si on croit à l'écriture comme chemin de connaissance, on marche. On démarche. A ce propos :

Le mentir-vrai, c'est quoi ?

Une technique.

Non.

Une démarche utilisée par l'écrivain. Celui-ci, las de voir l'écueil dans lequel s'embourbent les imprimeurs de réalité, donne désormais l'antidote. Il part du postulat que le mensonge dans le roman est le substrat sur lequel s'appuie le réel. L'entreprise de l'écrivain est une autre, voire meilleure connaissance de l'homme.

S'agit-il, dans ce cas, de concurrencer les sciences humaines ?

Il n'existe pas de diplôme en nature humaine mais l'écrivain, dans cette optique et en tant que tel, est chercheur. Et comme tout chercheur, vise un objet. Puisque sujet vivant, l'écrivain fait partie de cet objet. Et, à ce titre, se trouve sur le même plan d'ambiguïté que les autres sciences humaines.

L'écrivain va-t-il pour autant adopter des protocoles prédéfinis ?

Les sciences humaines définissent des protocoles avant de travailler sur le terrain. Il n'y a pas une façon de mentir en littérature. L'écrivain et le lecteur décoderont le cheminement au fil de l'écriture. Cela relève plus de l'intuition que de la déduction, même s'il est clair que l'écrivain (et son lecteur) n'inventent pas à partir de rien. L'expérience vécue et les lectures personnelles (en somme une culture personnelle) constituent déjà un ensemble de connaissances sur l'homme. C'est un savoir préexistant au roman.

L'écriture est un acte dynamique, une courroie de transmission. Même dans le cadre d'une écriture réflexive, on se dit des choses, on se les apporte. On s'apprend. Il n'y a pas seulement l'aspect cathartique, on est en perpétuelle recherche.

A ce propos, partant de la fiction, plus on s'avance vers la poésie plus le langage serait à même de rendre compte du réel ?

Ce n'est pas particulier à une forme d'expression littéraire et on entre là dans la question du langage. Le langage, la symbolique, les fonctions, bref tout ce qui met de l'ordre dans les représentations et la communication constituent ce qu'on appellera ici la réalité*.

Le réel nous échappe. Il n'est pas dicible. Mieux, il est mouvement. On ne peut que tendre vers.

En faisant une « soupe » de réalités, on atteint intuitivement du réel. Un réel cette fois partagé spontanément (couple écrivain-lecteur).

Toute manipulation de la réalité, donc toute fiction, est valable, peut-on conclure. Qu'y a-t-il de surprenant ?

Le mentir-vrai est un acte délibéré. L'écrivain prend la liberté d'inverser les rôles, les lieux, les personnages, les temps. Se donner ce droit est un acte créateur. C'est un changement radical.

Les données du roman sont des variables aléatoires : on « surfictionne » des réalités. En déstabilisant le lecteur par un mensonge affiché, l'écrivain fait montre d'une entière confiance à son égard. Et aussi d'une grande estime puisqu'il tue la passivité et fait du lecteur son égal, un chercheur.

C'est peut-être ça le plus surprenant...

On aboutit finalement à un paradoxe en redonnant la primauté à la recherche dans l'imaginaire, à la fabulation. On toucherait du doigt des vérités autrement inaccessibles. En plus simple on tend vers plus réel que le roman dit réaliste.

La meilleure façon d'apprendre serait-elle l'induction ?

Oui. Et ceci est valable tout autant pour l'écrivain que pour le lecteur. La fiction lui échappe toujours un peu et le lecteur finit par percevoir ses intentions, s'embrouille, cherche et trouve.

Trouve quoi ?

Toute réalité perçue est une illusion. En mentant l'illusion-réalité, plus qu'en la calquant, un travail d'induction se met en marche.

L'écrivain n'a pas de meilleur moyen de dire le réel, à l'instar de ses personnages, qu'en créant des personnages, leurs rapports imaginaires au monde. Qu'en étant lui-même le demiurge de son monde d'encres, de son mensonge-œuvre.

Le rapport à soi et aux autres est instable. Ecrivons en désordre.

Par exemple, loin de faire une description brute du ressenti d'un personnage, il s'agira de mettre en scène à la fois les mensonges avérés de ce premier et ceux introduits par le narrateur à l'endroit dudit personnage. L'écriture serait alors le jeu d'un narrateur presque perceptible manipulant une marionnette fictive, manipulatrice à son tour de sa propre figure.

Quoi de plus réel que ce jeu...

Il semble que l'œuvre humaine est une mise en scène de tous les instants. Tout être est créateur de sa propre vie. Il s'invente à tous les instants. Avec les autres, par rapport aux autres, dans un monde qu'il n'a pas choisi. On peut donc penser que le rôle du roman est de tenter un instant de rassembler toutes ces petites mises en scène, de les fixer par une forme esthétique.

Finalement l'écrivain est un porte-parole. Par une écriture instable, il est fidèle au chaos de l'imagination. Le plus fidèle au mouvement, aux petites inventions de vies, au désordre inhérent à la conscience. Le décalque de la réalité n'est pas la vie.

C'est une révolte contre la réalité. La révolte-mensonge.

Plus s'imposera à nous un mode de penser, un environnement donné, plus la recherche de l'écrivain sera nécessaire pour préserver, soumettre au monde l'imaginaire propre à la révolte permanente.

Tous écrire toute vie.

Ch. / O.C.

* Pour éclairer la distinction réel/réalité voir l'article de Michel Ducom intitulé « Les ateliers et l'imaginaire, mise au point et cartes sur table. » dans la revue *Dialogue*, n° 90.

FIN DE CYCLE OU GYN HYDRALIN

Aujourd'hui sent la femelle
La femelle-bouille

Un puit de rire

Le bout des doigts polis
Elle prend comme un cadeau
Son ventre patinoire

Rentrons, il y fait tropical

Forêts de choses étranges
Bougent dans la cadence
Du cœur bop

Au coin là-bas, au coin du feu
On cuit, ça fume

Des vagues d'écume pourpre
Finissent bien
Par se mutiner
Elles se cassent à point
Les fumées glissent
Sans accroche
Ondulent la croupe sur
Le grand toboggan
A billes

Je crois comprendre
Puisque suis fille

Les jours d'écumes
Exotiques
Serre les cuisses
Et nage
Soyeuse Fumiste

Ch.

Je suis
 dans...
l'espace fuyant à engouffrer le vent.
la fumée des volcans à broyer les semences.
l'insolence des fragiles racines
 à creuser les cristaux.
les recoins avides à débusquer la lumière.
les peurs de l'enfance à froisser les rires.

Une créature poivre et romarin
cachée sous un roseau
un rôdeur vorace d'espaces
qui hume avec délectation le temps présent

Une bulle rebelle animée par le vent
délirant son malheur
entre le cheminement de l'inexpérience
et le gouffre pernicieux des doutes

L'étrange passage d'une ombre éphémère
enracinée dans sa captivité
qui apprivoise les cloisons de sa galaxie
et poursuit l'ex carnation de ses rêves

L. M.

Je n'irai plus fleurir vos tombes de pétales ensanglantés.
Pousse-t-il des liserons autour des stèles délaissées,
cohortes alignées sous le beuglement de la mer ?
Comment ne pas hurler votre réclusion sous le soleil
ardent ? Les portes se sont fermées sur vos mémoires
d'ombres froides abandonnées au fond des gorges.
Que vos corps assoupis pardonnent notre fuite car
cette forfaiture vous a dérobé votre droit de fantômes.
De vos entrailles mes racines furent nourries et je
voudrais pouvoir parsemer de cailloux verts et bleus la
colline terrifiée de solitude.
Nous ne pourrons plus jamais fleurir vos tombes.

L.M.

GÉO-GRAPHIE

Souvenirs de classe

Unité de lieu

Unité de temps

Réduire l'espace

De mots indécents

Fermer les yeux

Abolir les frontières

Dissoudre la matière

S'affranchir

De toutes lois

Physiques

Méta-matiques

c-iniques

Honte-aux-logiques

La cloche sonne

Etre là

Pour vivre

Ici

Maintenant

M'abandonner

Au nouvel an

Artisan ou artiste

De mes émois

Je dessine

La carte triste

De cette distance

Qui me sépare de toi

Quand tous mes sens

S'affolent

Au souvenir

D'un fant-homme de cire

C. N.

ÉCRIRE LE LIEU

L'écriture du lieu intervient chez moi après deux décennies de pérégrinations autour du globe, quelques études de Lettres, le choix d'écrire en français et non plus en allemand ou en anglais, et aussi, – comme je n'ai aucune honte à l'avouer, ainsi que mes confrères anglosaxons – après avoir participé durant trois ans *aux ateliers du GFEN*. (Petites morsures & grands plaisirs d'apprentissage ; j'en suis sortie, et ça, c'est déjà bien !) – "Ecrire le lieu" – s'est imposé à peu près au dixième atelier. Sans l'avoir vraiment décidé, j'avais commencé à évoquer un lieu, de telle manière que l'Aquitain le reconnût. Mais il le découvrirait aussi, décliné différemment. Depuis, ces paysages, ce mode de vie, je les redécouvre, je les réinvente, avec au fond de moi, sur une partition parallèle, des notes particulières faites d'odeurs, de frémissements d'ailleurs traversiers. Ce voyage *géopoétique* riche en intertextualité est en effet soutenu par, tour à tour, l'imprégnation, la présence physique du lieu et une certaine distanciation volontaire, une perspective de vue d'avion : *Vogelperspektive* !

– *Ecrire le lieu* – est vital. Il est inconcevable que l'écriture tourne essentiellement autour du sujet, de ses sensations et autres errances désespérantes. L'esprit fonctionne alors, ne pulse, ne réagit qu'en fonction de l'autre, de l'inconnu, des choses qui l'entoure ou qu'il découvre, lors d'incessants va et vient... qui symbolisent des miroirs amicaux ou ennemis, selon les jours et les lunes... Bien sûr, dans l'écriture, il y a *ce-cri-qui-tue*. Il est évidemment pétri de ce que *Montaigne* veut dire quand il pose : "*j'y veux pouvoir quelque chose du mien*". (déjà cité par Henri Meschonnic, dans le numéro précédent). Je veux écrire *mon mensonge vrai*, de toutes mes forces et avec le plus de sincérité possible, comme *Thomas Bernhard* l'avait décidé et comme lui, je suis convaincue que *le lieu d'où on écrit, n'est pas un lieu anodin...*

Alors depuis, je fais du patchwork avec des bouts de mémoires éclatées, revisitant les sensations vécues à parcourir des pays : Iran, Arabie, USA, Europe... des lieux, des corps étrangers, dans des décors familiers... par moi recréés, - *hic & nunc* - *Hölderlin et Rimbaud, Segalen et Machado, Rosetta Loy* et *Yeats* m'accompagnent...

"Ecrire le lieu", c'est inscrire les mots du poète dans un espace & dans un temps à priori définis. Cet instant descriptif devient *instant infini*, à travers la sensibilité singulière de l'écrivain, mais aussi son éducation, sa culture, le lieu où il est né, le lieu d'où il écrit et enfin, *la manière dont il décrit le lieu !*

L'auteur peut y poser une conception philosophique, architecturale, esthétique... Un jardin japonais, par exemple n'est pas conçu comme nos jardins occidentaux. En effet, celui-là marque la séparation entre – l'ici et maintenant – quotidien, grouillant d'un monde bigarré et ce lieu isolé, où *l'harmonie, la pureté, la tranquillité* donnent naissance au recueillement, à la spiritualité. Le lieu que l'on décrit peut être un – *pré-texte* – (ou un *post-texte*) dans la démarche narrative du poète. Prétexte à immortaliser un lieu pour sa beauté, mais aussi par rapport à l'histoire qui s'y déroule. Décrire devient *engagement* et acte de témoignage.

Lorsque, je décris les méandres et les eaux café-au-lait de la "*Belle Garonne*"; ce penchant que j'éprouve pour ce fleuve est prétexte à me persuader de mon enracinement définitif en terre d'Aquitaine, par opposition à mes multiples errances de *Rom*. Mais il est aussi – *post-texte* – pour invoquer tous les ailleurs qui m'habitent, pour parler d'une rivière amie, "*le Neckar*", d'un poète errant, "*Hölderlin*" qui lui aussi a contemplé ce fleuve et lui a dédié un poème vibrant : "*en souvenir de...*". Ainsi, le lieu transforme la vision intérieure du poète, l'enrichit, et forge peu à peu un style à nul autre pareil ; "*sa petite musique...*". A travers le lieu, passent ses rêveries et ses pensées, voire ses idées. Mais le lieu parfois exige *l'engagement* du poète, disais-je plus haut.

Ainsi, lorsque je décide de traiter en textes géopoétiques, un lieu truffé de blockhaus aux allures monstrueuses, sans cesse assaillis par les vents et les marées d'équinoxe, à la *Pointe du Cap-Ferret*, au bout du bout du *Bassin d'Arcachon*, c'est l'histoire des hommes ayant annexé ce lieu, leur motivation guerrière et conquérante que je désire souligner. Mais aussi l'illusion du pouvoir. Car, bientôt ces blocs de *béton-tombé*, auront sombrés dans l'Océan et seuls, les photographies prises en ce lieu, les textes écrits sur ce lieu seront les témoins grotesques de leur mâle présence d'hier.

Espace, temps, antidaté, daté, dilaté, distendu, sensations de sérénité ou d'horreur autour de lieux où tout se fait et se défait, à l'image de la vie, de la nature, ou de ce que nous en faisons nous-mêmes. Le lieu d'où écrit et que décrit *Kawabata* par exemple, la forêt enneigée qui traduit ce que nous avons encore en mémoire de *l'ancien*

Japon ; (une poche de beauté) ne peut ressembler à la description que je ferai de la *Forêt Noire* ou du *grand parc de Bavière*, en partie menacés par la pollution, les intérêts des riverains contre l'introduction d'animaux en voie de disparition : ours, loups...

Parce que je traite de lieux différents de ceux des autres, mon écriture sera différente. Le lieu *fait* la différence. D'où singularité poétique. Parce que *les lignes de la vies sont diverses / comme les routes et les contours des montagnes*.

Parfois, le lieu est imaginaire. *C'est aussi l'histoire d'un paysage qui grandit en même temps que le jeune poète, évoquant en lui le souvenir de vallées et de montagnes qu'il ne connaîtra jamais mais que nous connaissons grâce à lui : l'Alpe attique ! L'ancien, le savoir appris dès longtemps*. C'est ce que souligne Peter Härtling à propos "du retour" de Friedrich Hölderlin¹. Et j'ajoute que cette poésie du lieu, en utilisant un détour par la "cité idéale" constitue également un appel à la paix, une belle utopie d'unité européenne, que l'on obtiendrait (aurait pu obtenir) par une révolution pacifique. Bref, un propos humaniste et toujours d'actualité.

Ainsi, pour clore et en même temps élargir le débat sur *l'écriture du lieu*, il me semble qu'à l'ère de la mondialisation, qui touche aussi l'écriture, la littérature, *le lieu* comme point de départ, toile de fond ou – *pré-post-texte* – constitue l'un des garants de la permanence de la diversité des styles et thèmes d'écritures. Et puis, n'oublions pas cette évidence, *écrire le lieu*, c'est sortir de soi, marcher les yeux ouverts, les sens prêts à saisir l'instant, c'est passer, dépasser le lieu, sans rien annexer, modifier, ou encore déformer, tout au long du chemin qui s'offre à nous et que nous observons. Et enfin, c'est aussi, faire des rencontres, déchiffrer l'âme d'une nouvelle langue, c'est se retourner vers le pays natal et se hâter lentement vers de multiples ailleurs, conscients qu'un biotope aussi vaste que la mer peut nous en apprendre autant sur notre destin de mortel que la face infime d'une galet, où tout un monde de signes tentent d'établir le dialogue entre le dehors et le dedans. D'errances marines en reconnaissances minérales, de courses en montagne en balades sylvestres, la nature du lieu ou le lieu de la nature sont présents, *saturés de signes à déchiffrer..*

Was bleibet aber, stiften die Dichter... mais ce qui reste est oeuvre de poètes.
Hölderlin, Andenken, En souvenir de...

R.D.

¹ In : La Nouvelle Revue de Paris, Le Rocher, 1987

PLAINTES

Du castrum poste militaire

Messala règne sur la belli via
entre Mediolanum Santonum et Burdigala
les garronenses surveillent l'estuaire

Frappe et on t'ouvrira'
Vandales Wisigoths nous voilà
O engeigneurs de guerre
bastions en étoile érigez pour que gronde tonnerre !

Dans le paysage tout se décompose
la poussière la lumière la joie & la haine
on perçoit du monstre médocain les gloses
la fureur lorsqu'il dévore les jeunes vierges

Le vent transporte toutes les plaintes
on entend du sorcier de Matata
emmuré dans sa grotte la plainte
le sang des Huguenots coule sur les berges

Au repaire des brigands grande ripaille
tandis qu'on ouvre aux prêtres réfractaires
juifs et lépreux les maigres entrailles
la rivière bouge elle fait un cauchemar

O mar de Bourdèu
fleuve infidèle à ta source
tu as reconnu des hommes
les fièvres & la vermine !

Tu repousses de marée en marée
un ancien navire de guerre mollement
le cadavre d'animaux de marins noyés
ta pitié s'écoule autrement.

R.D.

Extrait du recueil - Accents de Garonne - en cours de publication. Textes et dessins.

SILENCE

la nature & l'histoire se côtoient en silence
silence des mitrailleuses & des canons
silence du ciel

une nouvelle cantate la *BWV 211* murmure
schweigt stille, plaudert nicht
& de cairn en cairn se perdent les noms des crêtes

tobrouk - R 607 - R 501 - R 636a - Schneider Kanone 331
& puis tous les autres de la *HKAR 1287*

ensevelis les signes de leur mâle présence initiale !

symphonie toujours renouvelée
des accords de cris d'oiseaux

fracas des vagues

caresses des embruns
morsure passionnée du vent & du sable

les notes animales aquatiques rebondissent sur le minéral artificiel
sur le paysage recomposé par les caprices de la nature
& l'imagination humaine pacifique

inoffensifs dinosaures
tortues géantes accouchées de la mer
labyrinthes sans dédales

errent sur le *site 33* du Cap Ferret
singuliers & déréels

au bout du bout au bout du Cap...

R.D.

NON LIEU

Mon amour
Vous jouiez à cache-cache
Avec des mots radiophoniques
Jetez votre sac bipédique
A fond sur les autoroutes
Découpez au laser
Les horizons kilométriques
Photographiez l'écume
Du monde
Ses pollutions noires
Palabriez avec les négociants
En bandoulière votre revolver
Avec des feuilles arrachées
De vos agendas
Fabriquez des avions en flamme
Vos yeux numériques
Clignotaient sans raison
Vous m'offriez des bouquets
De guirlandes électriques
Vous ne chantiez jamais
Vous faisiez sans discernement
Un footing un match ou l'amour
Pour entretenir
Votre forme physique
Vous me traitiez comme
Une boue psychédélique
Soumise aux rigueurs industrielles
Des claviers habitaient la peau de vos doigts
Vous regrettiez de n'en avoir que cinq
Pour recoller à la voûte gluante
Les sécrétions vénéneuses
Taisiez violemment vos cris intérieurs
Nous interdisant toute idée d'enfantement

M. M.

ORAN

Sur la route de Libourne un grand hall, long boyau sombre sert de lieu de dépôt pour articles en solde. Des vins de Bordeaux déclassés, des chaussures passées de mode, des bacs de CD plein d'humidité, des collants mousse vingt-quatre deniers avec panty. Ma main déloge un livre blanc entre la politique revisitée et comment se faire des amis de Dale Carnegie. Machinalement des pages tournent. Photos en noir et blanc. Clichés des années soixante. Chapitres brefs. Dialogues simples. Beaucoup d'espace entre les caractères et des marges trop grandes. La vie au jour le jour sans commentaires. Un jeune adolescent en chemisette ouverte, un talon relevé appuyé au mur d'un garage, cheveu lissé. Il attend nonchalamment l'appel qui le tirera de son exposition.

« André, la soupe est prête, ne fais pas attendre ton père. » Odeurs de Dyna Panhard, de légumes, de cambouis, d'urine qui montent le soir dans les rues. Relents du port.

Echange rapide contre quelques pièces. Livre balancé sur la plage arrière de la voiture où il cuira des aller-retour Bordeaux - Le Porge-Océan, des longs stationnements sur le parking de la plage, au mois d'août.

Rentrée de septembre, grand nettoyage du sable accumulé dans tous les interstices de l'habitable, le livre gicle dans la chambre. Etalé parmi le lot de tous ceux qui se traînent au sol. A force de gêner le passage de l'aspirateur ils finiront debout sur une étagère.

Octobre. Enfin une réponse positive à la demande d'appartement faite des mois plus tôt. Le déménagement se fera à la Toussaint.

Trop beaucoup trop de cartons de livres pour une femme seule.

Tant de pages défraîchies, parcourues une seule fois, sautées, inutiles oubliées, escamotées.

Combien ces livres ont-ils coûté de sueurs, d'efforts, de haltes essoufflées dans les escaliers, de maux de dos ?

Le courage manque pour les bouger une fois encore.

Ne pas trop remplir les sacs poubelles. Le container est tout près au coin de la rue.

Un livre, jamais lu, jauni, écorné sans valeur. Pas d'hésitation, il part le premier. Un nom de ville...

Ce n'est vraiment pas un titre pour un roman !

Les écrivains comme les pleureuses professionnelles peuvent grâce à leur talent partager les émotions, les anesthésier sous les effets du génie ou de la transe, mais hélas ni les uns ni les autres n'ont le pouvoir d'extirper la douleur des lieux qu'elle habite. Enfin soulagée par cette prise de conscience, je les jetai tous comme autant de drogues inutiles.

Pas plus de vol direct entre Bordeaux et Oran qu'entre lecteur et auteur.

M.M.

Le coursier chercha l'étagé, puis sonna.
Elle ouvrit la porte d'entrée. Il lui tendit le paquet. Elle prit le bouquet.

Un ruban rouge parcourait le papier fleuriste. Dans la transparence du papier de cristal, elle entrevit juste une épave de bouquet.

Un texte était transcrit à l'encre noire sur le ruban rouge.

« Excuse j'ai cherché, des jours, des nuits, des jours, des nuits... Mais chaque fois que j'écris, le mot juste m'échappe. Je le sens, il s'approche, il est là, et puis c'est le néant, le vide, il est là pourtant. Je cherche le mot juste, le mot juste mes pensées.

*J'ai cherché le jour, la nuit, le jour, la nuit, le jour,
mais le mot affleure mes pensées et reste insaisissable et juste m'échappe.
Bref j'aimerais te donner tous ces mots qui m'échappent »*

Son regard retourna au bouquet terni. Elle sourit.

J'entends l'écrit
ces pages éparses
lettres de chair d'une langue oubliée
murée de béton
crépie du mépris
qui se charme du son.

Elle secrète en lettres intestines
Le dessein qui destine.

Dans le creux de ses pages épaisses
des ancêtres
à renaître
pendant que dans nos corps
au fil de mots
tus
se pacte le sens
La mémoire inventée d'un peuple oublié.

C.J.

« LE LIEU D'UNE NUIT »
ATELIER D'ÉCRITURE

DEROULEMENT

1. Répertorier, en tendant à l'exhaustivité, les lieux où vous avez dormi au moins une fois. (15')
2. Sélectionner, dans la liste, trois lieux :
 - un lieu ressenti comme positif, un lieu ressenti comme négatif et les décrire brièvement (une ou deux phrases). Les écrits sur ces deux premiers lieux ne seront pas affichés.
 - un lieu plus neutre affectivement qui sera décrit totalement (tentative d'épuisement, à la manière de Perec) (30')
3. Affichage et lecture à haute voix. (15')
4. Décrochage des textes, photocopiage de ceux-ci et échange de ces textes photocopiés.
A partir des textes photocopiés, on effectue un travail de cut-up sur un texte qui n'est pas le sien. Le cut-up consiste à découper un texte soit mot à mot, soit ligne à ligne pour en reconstituer un nouveau avec des ciseaux et de la colle. (20')
5. Affichage du texte recollé, reprise du texte par l'écrivain initial et production d'un écrit.
Affichage et lecture (30')
6. Discussion

CE QUE J'EN DIS :

Phase 1 : Les lieux dont on parle ici sont généralement des lieux privés. C'est à dire des lieux où la présence de tout autre que soi est consentie, justifiée, acceptée, espérée, refusée. Des lieux de sécurité, des lieux où nous nous livrons, souverainement. Ceux où l'on est invité, ceux où l'on est de tout temps, ceux du hasard, ceux de la nécessité, du repos, de la reconstitution, de l'amour reçu et donné, du don entier à qui a le droit d'être là parce qu'il y a sûrement plus de confiance, plus d'impudeur, plus d'imprudence à se livrer en sommeil qu'à le faire en nudité.

Et c'est à cause de tout cela que l'irruption de l'ensommeillé dans le lieu public, celui où j'ai le droit d'être sans avoir à justifier ma présence est si troublant, si culpabilisant, interrogeant sans cesse ce que nous n'avons pas fait pour en arriver là : je pense à celui qui dort à la face de tous sur le banc public, sous un porche fétide, je pense à celui qui n'habite pas, à celui à qui toit est refusé et qui y perd souveraineté et appartenance. Qui n'habite pas est condamné à hanter et cette condamnation ne dispense surtout pas celui qui l'accepte ni celui qui la prononce.

Ce moment de l'atelier où s'écrivent les lieux, souvent par un mot, un détail, un nom qui s'y rattache, est un instant précaire et fugitif, un instant de collecte où s'exerce une césure de la pensée : celle de l'acte scripteur qui vise au souvenir, qui classe, fige, rejette, organise, censure, filtre, décrypte et celle du moi qui essaie de se débrouiller avec ces fragments, morceaux, flashes, résidus, poussières de réel dont il faut bien s'accommoder. Petit tourbillon de quinze minutes où se réactivent tous ces bouts de ce que nous sommes : façon de dire je sans jamais l'écrire, de ne le faire qu'avec ces mots bribes, ces mots sucrés salés, ces mots confitures et huile de foie de morue.

Phase 2 : il faudrait être d'une infinie naïveté, surtout après ce que je viens d'écrire pour penser qu'il y ait des lieux neutres. Alors, que signifie cette consigne ? Serait elle au mieux angélique, au pire manipulatrice ?

Cendrars répondait à qui lui reprochait d'avoir inventé sa Sibérie : « Qu'importe, je vous y ai tous amenés ! ». Alors, qu'importe si celui qui écrit voit ce lieu comme neutre et nous le donne à voir ainsi.

L'écrit sera descriptif, au plus près, jusqu'à l'épuisement, aurait dit Perec, mais aussi nourri des petits et gros, affreux et délicieux, monstrueux et quotidiens secrets des phrases qui parlent des deux autres lieux et qui seront conservées bien à l'abri dans l'écrin du silence.

Phase 3 : la lecture à haute voix va permettre de renouer avec les autres, de dire autrement l'objet écrit sous les formes qu'un autre voudra bien y mettre, du chuchotement à l'apostrophe, quelque chose qui ressemblerait à du recollement d'objet fracassé.

Phase 4 : le photocopiage est nécessaire avec toute l'ambiguïté qu'il exerce ; c'est à la fois mon texte et pas mon texte qui sera taillé en pièces. Précaution utile, droit de l'Homme indiscutable, chacun a droit au respect de sa personne de son espace, et en même temps prise de pouvoir par effraction sur sa propre création. Mais quelle surprise de constater que le texte recomposé, taillé en morceaux (appartenant à qui désormais ?), reste perceptible sous les significations nouvelles parfois plus fortes, plus cinglantes.

Phase 5 : laissez écrire et lisez. Relisez aussi votre texte par dessus l'épaule de l'autre, en même temps qu'elle (que lui), un peu en retrait pour qu'il (qu'elle) ne vous voit pas.

Phase 6 : voir le reste et débrouillez-vous avec, après tout c'est vous qui animez.

J.P.R.

LE CRI DE LA PAGE BLANCHE

C'est un hurlement de désespoir venu du fond d'un tiroir.

Long. Angoissant.

Biche qui brame dans un sous-bois.

Chants d'esclaves dans les champs de coton du vieux Mississippi.

Elle est là, essoufflée de ne plus rien attendre, comme un chien attendant patiemment le retour de son maître. Un chien au regard affligé sur le bord d'une tombe.

Cherche la clé dans ton cœur pour la libérer du cahier sans fin de la vie.

Ajoute quelques lignes, des rayures sur sa robe immaculée de mariée nostalgique.

Comme ce chien dans le cimetière,

elle lève ses yeux mouillés et implore une caresse ;

La caresse de l'encre, un seul mot de courage qui mettrait fin à sa plainte.

... La plainte de la page blanche.

P. M.

Roma

IL LAMENTO DELLA PAGINA BIANCA

E' un grido disperato venuto dal fondo di un cassetto.

Intenso ; angoscioso ;

Un cerbiatto che piange nella foresta ;

Il canto degli schiavi nelle piantagioni di cotone.

Sta qui, stanca di non aspettare più niente. Come un cane in attesa del
suo padrone,

Povera creatura dagli occhi tristi sul margine di una tomba.

Eppure...

basta cercare la chiave che la salverà dal quaderno senza fine della vita ;

Aggiungere

qualche riga come per rallegrare il vestito immacolato di una sposa
nostalgica.

Come il cane nel cimitero, alzerà il suo sguardo umido per implorare
una carezza ;

carezze dell'inchiostro,

parole di conforto che porranno fine al suo pianto,

al lamento disperato della pagina vuota...

P. M.

Roma

(Traduction par l'auteur)

Ourse, ma douce pousse ta course vers la mousse de rez.
Pointe ta marche en dehors des grands faire. Pique au
dedans des imprudences, glane au delà près du grand
doux.

Reviens à l'aube du beau mort, embaume les souvenirs de
remords, exhume l'impuissance du ressort, imprime les
jouissances de retords. Parle en funambule du jour où,
lassée par les monticules arrachés, tu jouais en morceaux
attachés dans l'auge du temps placide.

Demain en peau, être sans étai, acide et nu, tu finiras dans
l'ornière du semblant, dans le même énervant.

Crève amour ! Doux atours sans jalouses compassions, ex-
embrun de pulsion attise les redditions. Brille de mille
forets dans un feu camaïeu. Attire les mises oblongues et
grises. Chargées de guise, armées, assises. Plisse les rizières
d'une minuscule hantrée. Hisse le ridicule en infime
patentée.

Course jalouée d'opercules rebouchés. Ferme l'assemblée
des désirs déglacés. Fuites avancées en morceaux d'épine.
Ronce caressante et criante. Déchire l'immonde parsemé.
Ejecté du réel saupoudré de son ciel. Brime la firme d'une
authentique aigrie. Puise, assagie, les guères, les ponts sans
puits. Harcèlement conciliant des affres du fiel. Grands
bonds bardent, souvent mentent. Hirsutes coiffes
désespérées, balisent au loin le proche passé.

Fini les mouches arasées aux corps.

Abrège l'écorce du sourire immobile.

Arpèges au dehors, égoïnes cendrées.

Parfume moins ces ardeurs distancées. N'assume rien sans
chaleur calibrée. Carrée, matée, battue en lame de pus.
Coule découle debout dans les tombes. Retombe en vice
dans les détours du Droit. Parfois en proie aux paroles de
foi. Propose dès qu'on prose l'aigreur de la joie.

S. E.

La mer, les bras ouverts se déguise en tempête. Armée de larmes cinglantes elle propulse l'arbitraire, enfonce l'inéluctable. Goutter aux vagues insoumissions ornées d'algues. Gît sans âme dans l'espace du lent. Abrité d'un semblant, entouré d'une dent. Guette l'humeur qui change dedans. Quand irons nous au gré du vent, à la chasse aux rages arrimés aux beaux jours ? Si seulement deux mains n'étaient pas, hier, le sceau de tout ancrage. Balancées sur les crises larmoyées, déchaînées. Lames arides de l'éducatif avenir, percent le bruit des cascades enfantines. Parquées dans la lie insondable du désir. Temps percé. Irrigué de surprises effroyables, de douleurs adorables. L'eau trace sa dictature avec une volonté absurde, qui fait dire aux poisons le dérisoire du paraître. Houle amère qui promène son angoisse comme un spasme, asperge l'oblique purge énigmatique et noie l'horizon en poix de chagrin. Lamproie aux viscères amnésiques, expurge l'amère ménopause du plaisir qui engue dans la ire les pires éthiques offieuses. Effacé de mémoire, l'ouragan océan surprend sans tourment l'amère axiomatique rangeant, quadrillant les couloirs du grand. Désaxée de tout ordre, en proie aux trésors elle balance fièrement sa morgue chatoyante. Eclabousse les doutes de ses armes décuplées puis inculpe les grands verticaux de toute aberration.

L'amer ressac de la furie écumée amarre au loin le destin de l'insoumis. Il fuit perché sur une question de fortune les quelques idées qui le ramènent à bonne escale. La nuit bat en douceur les rochers. Disparaissent bientôt en galets. Lourdeur accrue de l'espace, laisse entrevoir l'humidité de son lointain. Avenir amarré au moment présent fige dans l'attente toute intrigue décapante. Erosion des mouettes criuses du Si, lance, balance et caresse jusqu'à l'os des côtes intriguées.

L'éphémère vertige dispensé par les salves, retient sans lien la nausée des cargos. Cornes des brunes enflammées, au coucher du soleil se dorent poitrine en proue. Pardonneras-tu l'âpre concile qui rend amorphe l'ancre sous-humaine. En quête du sûr, chassant le tien, elle se berce dans l'indolence du phare perplexe. Idolâtré comme un grand i, en proie au vague nerf du répit, la lumière fuse par l'écoutille, illumine là, des mâts chinés. Troqué sans un sac, échangé au ressac. Ourlés par la bise du faux nord qui surprend l'endroit du décors, les quelques mousses qui s'inter poussent jaloussent le gris du parti-pris.

S.E.

LA RIVIÈRE SOUS LA RIVIÈRE

ATELIER D'ÉCRITURE ET DE RECHERCHE

La vie créatrice appartient à l'être sauvage qui est en chacun, c'est « *la rivière sous la rivière* », « *el rio abajo rio* », qui nous irrigue dit Clarissa Pinkola Estés². *La rivière sous la rivière* est lieu et non-lieu par excellence, lieu, origine, source, nourriture... de la vitalité, de la créativité, du pouvoir créateur que nous portons tous en nous.

Le scénario décrit ci-dessous a été créé pour l'Université d'été 2001 du secteur Ecriture et Poésie, entre deux recherches : dans la mouvance d'un groupe de travail bordelais sur « Écriture/Femme(s)/Féminin/Féminité... » ; et au fil de la préparation des 3èmes Rencontres de Toulouse pour, en contre point à *Nouvelle Fiction*, au nouveau roman, revenir encore sur l'écriture de l'imaginaire et le *Tous créateurs*, terrains anciens d'investigation du secteur, mais toujours enjeux de société.

Un double objectif pour l'atelier

La situation mise en scène à partir des consignes situe les participants, animateur compris, entre atelier d'écriture et démarche de recherche d'un savoir encore à construire touchant à des questions actuelles.

Les deux objectifs de l'atelier se mêlent et se vivent simultanément :

² Cet atelier-démarche est inspiré de l'ouvrage de Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups*, (Histoires et mythes de l'archétype de la Femme sauvage) 487 pages, Ed. Grasset, Novembre 2000. « *La femme qui récupère sa nature sauvage est comme les loups. Elle court, danse, hurle avec eux. Elle est débordante de vitalité, de créativité, bien dans son corps, vibrante d'âme, donneuse de vie. Il ne tient qu'à nous d'être cette femme là* » dit l'auteur. Les contes du monde entier (qui servent dans cet atelier d'inducteur à l'écriture) sont recueillis, parfois réécrits lorsqu'il ne sont que tradition orale, puis commentés par une relecture fine donnant à penser aux hommes et aux femmes actuels, en recherche d'éléments transformateurs pour une vie plus humaine.

1. Travailler sa propre écriture, engager son imaginaire à travers le pouvoir et la symbolique des contes, à partir d'une imprégnation dans l'écoute de contes traditionnels du monde.

S'engager physiquement dans son corps, sa tête, par son écriture (conte/mythe/poésie, autre...), vivre soi-même une situation de création.

2. Après être soi-même entré dans le mystère de la création, tenter de comprendre les cheminements à l'œuvre et se risquer vers une théorisation du processus aboutissant à une situation de création.

1^{ère} phase : écriture personnelle

Imprégnation / induction par l'écoute successive de trois contes (non commentés) pour produire après chaque lecture trois textes.

Chaque fois, à partir de l'écoute du conte (sans tenir compte des précédents), écrire les mots ou expressions qui vous parlent, ce qui se joue en vous, les impulsions ressenties, ce qui résonne, ce qui vous attire, vous dérange, les idées, pistes... Ouvrir les portes (les oreilles). Écrire rapidement sans réfléchir. Faire confiance à son intuition. Le texte produit ne sera pas lu par les autres.

a) Lecture du conte : *La Llorona* (page 272) / Prise d'indices /

Écriture (5 à 10 minutes maxi) gardée pour soi.

b) Lecture du conte : *La petite marchande d'allumettes* (page 288) / Prise d'indices / Écriture (5 à 10 minutes maxi) gardée pour soi.

c) Lecture du conte : *Les trois cheveux d'or* (page 296) / Prise d'indices / Écriture (5 à 10 minutes maxi) gardée pour soi.

2^{ème} phase : discussion en petit groupe (3 ou 4)

Discussion 15 à 20 minutes en petits groupes, sans se montrer les textes, à partir de : ce qui s'est passé pour chacun ? ce qu'évoquent ces contes ? ce qui peut se jouer entre les trois contes ? les échos produits sur les participants ?...

3^{ème} phase : écriture d'un texte qui sera affiché et lu

Retour au travail personnel pour écrire un texte à partir du matériau accumulé lors des deux phases précédentes : 15 minutes

Affichage des textes. Lecture silencieuse des textes par le groupe.

4^{ème} phase : dévoilement des contes utilisés, repris dans *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés : préciser en quoi le choix

des contes utilisés dans cet atelier ne peut être laissé au hasard car ils sont eux-mêmes porteurs d'initiation concernant la force créatrice de chacun, et que le lien entre eux aura sans doute permis de mettre en évidence le processus, l'engrenage à l'œuvre. Situer le contexte et la philosophie de l'ouvrage. Donner les significations proposées par l'auteur pour chaque conte (ceci n'étant qu'une référence personnelle toujours discutable) en mettant en évidence les différentes situations qui pénalisent ou favorisent la vie créatrice (on pourrait aussi parler de potentiel créatif, de la créativité, de l'énergie ou du pouvoir de création, de l'élan vital, du *Qi*...)

- La Llorona : La rivière polluée ou *Comment nourrir la vie créatrice*
- La petite marchande d'allumettes ou *Ecarter les rêveries créatrices*
- Les trois cheveux d'or ou *Réactiver le feu créateur*

5^{ème} phase : écrire un conte

Ecrire une nouvelle version du conte précédent, le poursuivre ou en écrire un autre : 20 à 30 minutes

Pliage du texte terminé et mise en tas au milieu du groupe. Chacun pioche un texte et le lit à voix haute pour les autres.

6^{ème} phase : discussion collective : une heure (indispensable).

Faire confiance au débat collectif tout en l'alimentant.

Cartes sur tables de l'animateur sur les choix et les enjeux d'animation ; le choix des contes.

Réflexions sur ce qui s'est passé pour les participants. Au niveau de l'écriture. Sur le rôle des mythes (penser l'impensable, fonder une explication du monde pour un groupe social ? ...), des contes (outil d'initiation personnelle, fixant un cadre, moralisateur, régulateur psychique...) Leur signification. Leur pouvoir initiatique. La part de l'énigme ; quand la résolution de l'énigme de l'autre permet de mieux comprendre la sienne...

Prises de conscience, constats, analyses, hypothèses sur la création, le ressenti de son inscription dans le soma, dans sa chair.

A partir de l'écoute, du déverrouillage, sur la place de l'intuition. La place du sommeil, des rêves ? L'entrée dans le mystère de la rivière sous la rivière qui nous abreuve.

Sur l'engagement dans le processus de création. Les femmes et la création ? L'engagement du féminin de chacun dans la création ? De la vie intérieure au sacré. Et l'art ?

La vie créatrice est-elle dans les idées ? dans les actes ? ou dans le simple fait d'être ? Quels effets de l'acte créateur sur la personne ? Est-il réparateur, révélateur, hominisant ? Comment reconnaître, accéder à la capacité créatrice que chacun possède en lui ?

Comment mettre en œuvre ou pas son pouvoir créatif ? Quels blocages ? Quels appuis ? Comment régénérer sa force de création ? Energie et création... Ces éléments de débats ne sont bien entendu pas exhaustifs

... et si, dans les errances du débat, vous rencontrez la rivière sous la rivière...

A.G.

**LES TROIS TEXTES SUIVANTS SONT IMAGINES ET
ECRITS DANS LE CADRE DE CETTE DEMARCHE.**

RÊVE 1

Au carrefour des errances une maison à sept pièces. Le jardin y entre sans frapper. Dans la salle à manger d'hiver le grand Orion traverse les tendresses. L'homme aux mille bras y tisse le jour un tapis rouge et or. La nuit il coud les morceaux qu'il empile dans un panier. L'or pour les abeilles, le rouge pour l'étoile qui annonce l'été. Au signe il part de l'autre côté de la montagne. Vers le marché. Qui es-tu, siffle le vent, pour transporter ainsi l'or et le rouge de la vie vers la mort ? N'approche pas sinon tes mille bras tomberont. Garde tes distances ou l'obscurité t'envahira. L'homme, alors, se tourne vers l'œil qui suit ses moindres pas. Tantôt lune, tantôt soleil il est toujours là qui chuchote : va !

A.G.

RÊVE 2

Le sang. Le temps court. Derrière lui. Tente de le rattraper. L'heure guillotine le jour. La nuit tombe sur l'espace qui l'évite. Un pas cherche à dire. Un oeil le mord à la gorge. Le rêve comme une obsession. Mémoire d'oiseau de proie. Un vautour compte chaque barque qui passe. Dans le cristal le rêve se reflète. Se détourne. Devient hyène allaitant son petit. Mémoire des rêves jusqu'à l'oubli des liens. Une main indique le passage. Dans le cristal le sable a disparu.

A.G.

RÊVE 3

Des flots de lumière troublent la sérénité de son ventre. Quelques sonnaillent s'attardent aux fils de ses cheveux. Elle avance sans hésiter d'un pas attentif comme pour intensifier le contact entre son corps et l'autre.

L'ombre insensiblement noie ses pieds. Ses jambes. Du ventre, à la poitrine au cou. Une écharpe de brume s'enroule caresse des lèvres aux yeux. Son front se voile. Elle devient silhouette marchante. Longuement. D'un même rythme. Comme un soc trace un sillon. Semailles virtuelles. Creuser encore. Large cicatrice dans la chair. Son allure de papillon en déserrance s'enfonce lentement. Le bord de l'abîme n'arrête pas son cheminement. Elle pénètre dans le chaos où sa verticalité s'imprime d'un mouvement de spirale.

Implosion! Chaque cellule est libérée. Mille grains tournoient éclairant de fulgurances l'espace clos et infini de ses entrailles. Le silence s'écoute. Chaque grain en retombant se confond au sable. Coulée fluide. Sable régénéré. Elle sent grossir en elle un mouvement qui l'envahit. Elle est la terre fécondée par sa fille comme une longue méditation. Eurydice. Un souffle. Une caresse inachevée.

A.G.

ENTRAILLES / ATELIER

Il m'a semblé intéressant de faire un détour par la vision chinoise pour revenir m'interroger sur ma façon de conduire un atelier d'écriture.

Le point de départ de ma réflexion se trouve dans la notion de « viscères » dans la Médecine Traditionnelle Chinoise : et plus particulièrement dans les idéogrammes qui en expriment la complexité.

Il y a deux catégories de viscères :

les ZANG : on a traduit ZANG (tsang) par ORGANES

les FU : on a traduit FU (foo) par ENTRAILLES

Les cinq zang sont : poumons, cœur, foie, rate, reins.

Les cinq fu sont : gros intestin, intestin grêle, vésicule biliaire, estomac, vessie.

ZANG

On remarque comment le bon fonctionnement de ces viscères implique nécessairement une alternance entre des temps de vide et de plein.

Les zang et les fu sont à considérer dans la vision chinoise comme des entités fonctionnelles, anatomie au service de la fonction, qui administrent l'homme, comme un gouvernement administre un pays. A chaque organe/ministre est associée une entraille de façon à former un couple opérateur. Dans ce pays intérieur, tous les viscères sont reliés entre eux dans leur fonctionnement.

Un médecin français, sinologue très intéressé par la Médecine Chinoise, Georges Soulié de Morant, écrivait dans son ouvrage :

« L'idéogramme zang contient l'idée de trésor »

« L'idéogramme fu contient l'idée d'atelier »

C'est plus précisément cette idée d'entrailles/atelier qui est le point de départ de notre réflexion.

Analyse des idéogrammes

FU

L'idéogramme FU (**Entrailles**) est composé :

- en première partie par le radical de **la chair**, ce qui indique une relation avec l'homme, avec l'organique.

- La deuxième partie, selon Soulié de Morant, contient l'idée **d'atelier** avec l'image « *d'homme travaillant sous un toit* ».

Pour Lavier, cité par Kespi, cette partie de l'idéogramme contient trois représentations

Radical de la chair

- auvent
- pouce
- homme

1. Auvent : indique la liaison avec l'extérieur et cela dans trois sens qui s'expriment métaphoriquement ...*montée des nuages, descente des pluies...* :

- protection de l'extérieur
- ouverture vers l'extérieur
- réception de la pluie

Auvent

Donc il y a une relation de passage avec tout ce qui est amené du dehors, c'est à dire la nutrition qu'elle soit matérielle (alimentaire et respiratoire) ou immatérielle (affective ou intellectuelle).

2. Pouce : c'est l'unité de mesure. C'est aussi celui qui sait appliquer la coudée ; celui qui sait mesurer ; celui qui sait arpenter.

Pouce, Petit

L'Arpenteur en Chine est celui qui, comme l'empereur mythique Yu le Grand, sait organiser.

3. Homme : l'homme représenté par le caractère est celui qui est debout, vertical, celui qui se redresse, en opposition avec l'homme qui se courbe vers le bas pour saluer, selon la vision dialectique chinoise.

Les entrailles sont donc des lieux de passage qui organisent et préparent.

L'idéogramme **ZANG (organe)** est composé :

- en première partie par le radical de **la chair** comme pour les Fu
- et selon Soulié de Morant la deuxième partie de l'idéogramme contient l'idée de **trésor**.

Radical de la chair

Selon Lavier (cité par Kespi), cette seconde partie contient quatre représentations :

- plante
- appui solide, soutien, support
- ministre
- lance et hallebarde

Plante

Appui solide

Les organes sont donc :

- des lieux qui conservent, thésaurisent les souffles : appui solide et support
- ce sont des lieux qui effectuent : dans la notion de lance et hallebarde il y a l'idée de relance et de manifesté.

Ministre

L'idéogramme zang/ministre est relié à son entraille. On voit bien là l'indissociable lien entre le travail à l'œuvre dans l'atelier/entrailles et le travail de l'organe/trésor.

Zang et fu sont des notions très complexes pour lesquelles les médecins chinois ont ajouté deux idéogrammes particuliers liés à leur fonction et qu'on traduit globalement par le mot plein.

Lance

Les zang sont pleins de la plénitude Man.
Man a le sens d'une imprégnation totale et équilibrée, quelque chose de rempli avec une bonne notion de remplissage.

Les fu sont pleins de la plénitude Shi.
Shi désigne ce qui fructifie
comme un fruit qui mûrit
comme une fortune qui n'est pas cachée, déposée de façon
à fructifier
comme de l'argent qui travaille et n'est qu'en transit.

C'était, esquissé, un détour par la phénoménologie chinoise et son expression idéographique. Ce détour amenant par éclairage indirect à *autrement voir* ce qui se passe entre tous dans cet atelier d'écriture.

Nous sommes ainsi amenés à réfléchir :

- sur la notion d'Entraîles/Atelier ; temps de passage et de fructification dans l'Entraîles/Atelier, en lien avec la thésaurisation et la manifestation par l'Organe/Trésor,
- plus largement sur la notion de relation avec l'extérieur,
- sur les notions de passage et de fructification,
- sur les notions de vide et plein,
- sur la notion d'organisation, à la manière dont l'empereur mythique Yu le Grand réorganisa la terre.

M. M.

Bibliographie :

- Georges Soulié de Morant, *L'acupuncture chinoise*, Ed. Maloine, 1979.
Jean Schatz/ Claude Larré/ Elisabeth Rochat de la Vallée, *Aperçus de Médecine Chinoise Traditionnelle*, Ed. Maisonneuve, 1979.
Jean Marc Kespi, *Acupuncture*, Ed. Maisonneuve, 1982

Ombre sous la voûte
Ombre du vent maudit
Se meurt le bruissement des feuilles
Ombre de l'eau miroitante et noire
Sous la barque sans voile
Ombre des corps sans bras
Du sang privé de souffle
Lande calcinée

Ombre de voix d'aveux de plaies
Enfants à la jambe broyée
Femmes séquestrées sous la tenture
À Naplouse, à Jérusalem
À Kaboul, en tout lieu
Sous la voûte
Où l'ancre de la Sibylle
S'ouvre sur la terre
Ombre des décombres

Un songe vient du bleu du ciel
Gouttelettes de lumière sous la voûte
Goutte à goutte sous la paupière
Deux érables enlacent leurs branchages
Les oiseaux s'y posent le soir
Pluie de voix dans l'airial
Rosée de lumière
Sous la voûte des arbres.

M.M.

LA LUNA SUL LAGO

La luna diafana di umidità danza sul lago. Il silenzio ovatta la collina. Esistono anche felicità silenziose, non necessariamente giovanilistiche, né esibite, né esclusive, né di massa. Questa piccola e profonda serenità crepuscolare, mi appare come un bene ormai più raro del denaro, del potere, della bellezza: è il piacere di offrirsi ad una vacanza spartana ma felice. Ci sono luoghi nascosti ed appartati che raccontano di storie piene di fascino e ti immergono in mondi meravigliosi.

Quanta magia, quanta storia, quanto stupore può racchiudersi in un puntino minuscolo, del tutto insignificante di una cartina geografica ? Ho percorso la mappa pezzo per pezzo con una buona lente d'ingrandimento per scoprire questa verità che ho davanti agli occhi. Lo sguardo si perde sui monti che sovrastano la distesa d'acqua del lago che assomiglia ad un fiordo. Sembra quasi un mare, percorre, divide la terra, gira, riempie di sé i paesi arrampicati sulla cresta del monte...

Qui sono immersa nel fascino discreto della quiete, nel silenzio, nella leggera foschia che c'è anche quando non c'è, che appartiene a questi luoghi e ne avvolge le atmosfere... Il paese che si affaccia sul lago dalla riva opposta sembra qualcosa di sospeso in mondi lontanissimi.

Lo specchio d'acqua riflette lo splendore della volta stellare. Passeggio pigramente, con la testa fra le nuvole: sembra che basti allungare una mano per accarezzare la calotta delle stelle. E' l'odore intenso della terra umida che mi riconsegna alla realtà di una natura che appare quasi innaturale nella sua perfezione, sotto il magico albore della luna che sorride placida e bonaria. In questa perfetta, quieta, armoniosa solitudine, un rumore improvviso di passi sulla ghiaia mi annuncia una nuova presenza.... Dalla piccola casa immersa negli alberi appare una vecchia con la veste lunga e la schiena curva dal peso dell'età: sembra uscita da una di quelle cartoline in bianco e nero, ingiallite dall'avanzare del tempo che raccontano di solide esistenze piene di tradizione.

I profumi ed i sapori del lago mi accarezzano e mi accompagnano a ritroso nel tempo.

LA LUNE SUR LE LAC

La lune diaphane, emplie d'humidité, danse sur le lac. Le silence emmitoufle la colline. Ce sont des lieux introuvables et isolés qui racontent des histoires fascinantes et vous immergent dans des mondes imaginaires.

Ô combien de magie, combien d'histoires, combien de merveilles peuvent se cacher dans un point minuscule et sans intérêt particulier d'une carte géographique ! Je parcours la carte peu à peu avec une bonne lentille d'agrandissement pour découvrir cette vérité que j'ai devant les yeux. Le regard se perd sur des monts qui surplombent les eaux plates d'un lac semblable à un fjord. Il ressemble presque à une mer qui parcourt, divise la terre, entoure, divise les villages accrochés à la crête des collines.

Je me remplis du charme discret de la quiétude, du silence et de la brume légère qui recouvre les paysages et en dessine les contours... Le village qui surplombe le lac sur la rive opposée semble être suspendu dans un monde lointain.

L'eau, comme un miroir, reflète la splendeur de la voute étoilée. Je me promène paresseusement, la tête dans les nuages : il suffirait presque que j'allonge le bras pour toucher la calotte des étoiles. L'odeur intense de la terre humide me ramène à la réalité d'une nature presque surnaturelle de par sa perfection, sous l'arbre magique de la lune qui sourit, placide et débonnaire. Dans cette solitude parfaite, calme, et harmonieuse, un bruit soudain de pas sur les galets m'annonce une présence nouvelle... Une vieille vêtue d'une longue robe sort d'une petite maison cachée sous les arbres. Courbée sous le poids de l'âge, elle semble sortie d'une de ces cartes postales en noir et blanc, jaunies par le temps et qui racontent des vies solides, pleines de traditions.

Les odeurs et les saveurs du lac me caressent et m'accompagnent dans le passé.

Il chiarore tenue e trasparente della luna fa risaltare i contorni delle case, il crinale dei monti: immagini che scorrono come in un fotogramma in cui a colpirmi ancora è la perfezione di questa natura, quasi arrogante nella sua bellezza.

La luce della notte spegne i colori ma l'aria ne esalta i profumi: il verde circostante emana il suo intenso, inconfondibile odore. Effluvi di fiori impregnano l'atmosfera come in un magico caleidoscopio di fragranze in cui si avvertono olezzi di azalee, di camelie, di rododendri, di tutte le piante che popolano i giardini delle ville sul lago.

Percorro lentamente la strada fiancheggiata da case piene di fiori: è una via profumata e variopinta che porta alla felicità.

Nell'immobilità della notte, le voci del vento e degli uccelli, miscelati e attutiti portano echi lontani.

La luna, con la sua romantica luce soffusa, avvolge i miei sogni.

Tutto questo in un minuscolo segno di cartina geografica, diventato per una notte, il centro del mondo.

E. R.
Roma

Le clair de lune pâle et transparent met en relief les contours des maisons, la crête des monts : images qui défilent comme dans un futur dans lequel la perfection de la nature m'émerveille à nouveau, perfection quasi arrogante dans sa splendeur.

Les lumières de la nuit éteignent les couleurs mais l'air en exalte les parfums : la verdure autour de moi dégage son parfum intense, incomparable. Des effluves de fleurs emplissent l'atmosphère tel un Kaléidoscope magique de parfums dont on peut reconnaître l'azalée, le camélia et le rhododendron, et toutes les autres fleurs qui peuplent les jardins des villas du lac.

Je parcours lentement la route bordée de maisons pleines de fleurs : une route parfumée et multicolore qui porte au bonheur.

Dans la langueur de la nuit, les voix du vent et des oiseaux se mélangent et se fondent en un écho lointain.

La lune avec sa romantique lumière diffuse, enroule mes songes.

Tout cela n'est qu'un minuscule point sur la carte géographique, devenue le temps d'une nuit, le centre du monde.

E. R.

Roma

(Traduction par l'auteur)

À PROPOS DE ... JEAN L'ANSELME

« *Ceux qui n'ont pas usé leur fond de culotte sur le banc des écoles ont droit à la parole, à l'écrit, à la poésie* » affirmait Jean l'Anselme en 1946.

« *L'écriture n'est pas l'apanage des intellos* » : et sur cette affirmation, il fit écrire cent vingt huit « *ouvriers, déménageurs, cheminots, bonnes, concierges, facteurs... tout n'était pas miraculeux, mais...* ». Tous les textes étaient tapés, ronéotypés sur duplicateur à stencil et diffusés à la presse : l'édition s'appelait **Peuple et Poésie**.

Jean l'Anselme, « *c'est quelqu'un qui nous a ouvert beaucoup de voies, qui a fait un sacré boulot de déblayage...* »... un jour, je racontais en deux mots l'expérience de *Peuple et Poésie* qui motive le présent article... « *Tu pourrais l'interviewer pour Cahiers de Poème ?* » Je suis penaude de ne pas y avoir pensé avant... cela semble si simple ! Au téléphone, Jean l'Anselme : « *J'ai écrit là-dessus, je t'envoie « l'histoire ». Vois comment on peut la saucissonner* »...mais je n'ai aucune envie de charcuter l'auteur du *Riz de veau*.

Aussi pour le présenter, vous trouverez page suivante, quelques un de ses aphorismes qui parleront du poète, mieux que moi, ainsi que « *l'histoire* » de *Peuple et Poésie* telle qu'il me l'a envoyée, suivie de ses réponses aux questions que je lui ai posées.

Un positionnement intellectuel

Compagnon de Dubuffet dès 1945. A l'instar des mouvements artistiques qui désacralisent l'art en le rendant vulnérable et éphémère il relativise les notions de beau et de laid : « *je travaille dans le laid en pensant que plus tard, on admettrait que ce laid pouvait être beau.* » Il recherche « *la beauté de l'inutile* ».

Déranger, déstabiliser l'establishment. Prendre le contre-pied de certains intellectuels de la revue *Tel Quel* : être ordinaire, banal, déplaire, écrire des vers de mirliton, ridiculiser leur verbiage. Quitte à faire une poésie approximative et disgracieuse.

J.V.D.

JEAN L'ANSELME : un choix poétique, politique...

« Vive l'Art dans le métro et dans la rue ! ... »

« Militant d'une « poésie de la communication », on voit d'emblée de quel côté je suis : du côté des « cognés » et non du côté du manche. »

« Les très riches et les très pauvres ont de gros ventres, mais seuls les riches fument le cigare. »

« Cette croisade pour l'art pauvre et l'art des pauvres a conditionné toute mon existence, elle en est le fil conducteur aussi bien sur le plan de l'éthique que sur celui de l'esthétique. »

« C'est aux pieds du maçon qu'on voit s'il est mûr. »

« Le milieu, c'est ce qui nous entoure : et les impondérables, ce qui fait pencher la balance. »

« L'Humour... un outil. »

« L'humour reste une manière de combattre la tyrannie, de défendre la liberté de dire... un moyen de lutter contre la bêtise, la sottise et la pédanterie littéraire. Mais voici que j'ai peur d'un mal qui s'installe vertigineusement dans notre société : la contagion de l'humour. »

J.L'A.

« PEUPLE ET POÉSIE »

« *Les hommes naissent libres et égaux* », même dans l'acte d'écrire...

J'avais vingt cinq ans au lendemain de la guerre. Je repris mon métier d'instituteur. J'étais déjà fou de poésie et fou du désir de communiquer ce bonheur à d'autres. Je créais à l'époque une petite publication ronéotypée (la photocopie existait-elle ?) intitulée *POETES À FERULES* qui recrutait comme son nom l'indique¹, dans le petit monde du primaire, avec cette intention de faire circuler l'idée que l'artiste prédestiné c'était des histoires de grand-papa, que la poésie se faisait en artisan, sur le tas.

Mais je fus vite déçu du milieu enseignant qui fabriquait du Sully Prudhomme et de l'Albert Samain puisqu'il les apprenait aux enfants. En cours de route étaient venus se greffer quelques extramuros. Ils me donnaient beaucoup plus de satisfaction que mes instituteurs. Ils venaient de milieux variés, à l'image des multiples catégories sociales qui font le recrutement des enfants du primaire.

Ce fut l'époque où je pris connaissance de la déclaration scandaleuse d'un illustre lettré, Julien Benda, à l'égard du monde ouvrier et des écrits qui pouvaient naître de ses mains « *la poésie ne sortira jamais de mains calleuses* ». Je me révoltai contre ce mépris des intellectuels en sabordant *POETES À FERULES* qui avait vécu jusque là onze numéros - de Janvier 1945 à 1947 - pour enchaîner avec *PEUPLE ET POÉSIE*. Il n'y avait pas divorce total avec l'entreprise précédente puisque ce premier numéro affichait le nombre 12. Notre porte était à présent ouverte « *à tous ceux qui n'ont pas usé de culottes sur le banc des écoles* ».

De 1947 à 1952, huit numéros se succédèrent, d'une égale densité typographique de dix à douze pages de format machine. La diffusion était gratuite et de l'ordre d'une centaine d'exemplaires. *Peuple et Poésie* s'appuyait de slogans tels ceux de Poulaille : « *Il n'y a pas d'art* ».

¹ Du latin *ferula*, ce mot désigne une plante herbacée puis, d'après l'autre acception du latin, une petite palette de bois ou de cuir, pour frapper la main d'un écolier en faute (1385) d'où l'expression *tenir la férule* « être gérant de collège » (1865) sens (bien évidemment sorti d'usage). Par extension *férule* correspond à « autorité » (v. 1666), dans la locution *être sous la férule de quelqu'un* au propre et au figuré. (*Dictionnaire historique de la langue française* ss la direction de Alain REY.)

pour l'art ; le maçon ne fait pas de la maçonnerie, il bâtit » ; de Michelet : « L'écrivain du peuple a l'avantage de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas comme nous le sommes, obsédé, poursuivi de phrases toutes faites » ; de Gauguin : « Dire - constatait-il - qu'il y a des écoles pour apprendre à chacun à suivre la même route que son voisin ».

Michel Ragon, qui parallèlement, dans des intentions fort voisines des miennes, dirigeait les *CAHIERS DU PEUPLE* vint se joindre à nous dès le numéro 15. Au numéro 16 (1949), j'abandonnais la responsabilité rédactionnelle à un « Comité » composé d'un typographe, d'un ébéniste, d'un ajusteur, d'un électricien, d'un fraiseur-outilleur, d'un facteur et d'un représentant.

Comment s'opérait le recrutement ? Principalement de bouche à oreille et par de petites réunions où l'on venait surtout écouter. Puis venait un long travail de persuasion pour amener les sympathisants à l'acte d'écrire. Il fallait vaincre cette timidité du modeste qui croit que l'écriture est faite pour les autres, pour les instruits.

Cent vingt sept « *courageux* » ont formé ainsi une sorte d'école qui, en son temps, s'opposait à un autre genre, fort à la mode et proche d'inspiration, les « *Populistes* ».

Les « *Prolétaires* » s'opposaient aux « *Populistes* » quant aux sujets communs traités par le fait qu'ils parlaient, eux, de choses qu'ils connaissaient mieux puisque vécues de l'intérieur. L'authenticité prévalait sur la littérature.

Sur ces cent vingt sept, quatre menèrent par la suite une petite carrière littéraire, mais il est bon de rappeler qu'il ne s'agissait pas de fabriquer des génies, mais d'appliquer le premier article des Droits de l'Homme : « *Les hommes naissent libres et égaux* », même dans l'acte d'écrire qui n'est pas la propriété privée de la Rue d'Ulm.

Le succès fut appréciable et parfois inattendu, par exemple, lorsqu'un Francis Ambrière nous consacra son « *billet* » en première page du *Figaro* ! De grands lettrés comme Dubuffet et Paulhan nous encouragèrent. Marc Bernard, Prix Goncourt, issu lui aussi d'un milieu ouvrier dont il témoigna avec talent, nous consacra une émission fort difficile à la radio. Difficile, car nos ouvriers émaillaient souvent leurs discours du mot « *merde* » et qu'il fallait tout refaire car, à l'époque, l'enregistrement sur disque souple ne permettait pas la possibilité de gommer. Il y eut aussi pour nous soutenir le grand Henry Poulaille à qui revient l'honneur d'avoir tiré les écrivains ouvriers de l'anonymat.

Pourquoi avons-nous cessé ? Parce que nous étions à un moment charnière où les luttes individuelles ouvrières se sont transformées en luttes collectives. Témoigner de sa propre condition était donc dépassé. Parce que cette condition de l'ouvrier évoluait rapidement, qu'il n'y a plus guère maintenant de différence entre un ouvrier et un employé. Parce qu'avec l'accès au confort, l'ouvrier s'est embourgeoisé et a perdu l'envie de militer (voir la désertion actuelle des milieux syndicalistes) et que, prisonnier de son crédit bancaire et de l'actionnariat populaire, il s'est mis à jouer au petit capitaliste, éternuant lorsque la Bourse s'enrhume.

J.V.D. : Sais-tu quelle était la démarche de Henry Poulaille qui a « tiré les écrivains ouvriers de l'anonymat » ? La connaissais-tu à l'époque ? T'en es-tu inspiré ?

POULAILLE fut le premier grand historien de *la littérature prolétarienne* (on l'appelait ainsi à l'époque) ; RAGON le relayait par la suite. Il s'appuyait sur la revue *Maintenant* qu'il avait créée. Il fut aussi gérant, après guerre, des séquestres des Éditions Grasset condamnées pour collaboration. *La littérature prolétarienne* trouva là une grande terre d'accueil. Poulaille connaissait très bien mon activité *Peuple et Poésie* mais je n'ai pas eu de vrais contacts avec lui. Il était d'ailleurs difficile à approcher et fuyait le monde. C'est surtout avec Ragon, qui lui était proche, que j'ai travaillé.

J.V.D. : Tu dis « on venait surtout écouter ». C'était : des lectures pour choisir en vue de l'édition ? des lectures publiques des textes, des discussions sur l'écriture ? sur d'autres sujets ?

Les réunions de *Peuple et Poésie* étaient occasionnelles et rares. Elles se tenaient dans quelques bistrotts ou salles prêtées. Le recrutement se faisait surtout de bouche à oreille. Le cordonnier Chaissac, qui a collaboré deux fois à *Peuple et Poésie* m'avait été révélé, par exemple, par Dubuffet. Un copain en amenait un autre. Il y avait aussi osmose avec les recrutements que Poulaille et Ragon opéraient de leur côté. Les bases étaient simples, les mêmes d'ailleurs que Dubuffet face à son *Art Brut* :

- la création appartient à tout le monde,
- ça ne s'apprend pas : n'importe qui en est capable. Il suffit d'avoir le courage d'écrire.

Alors, chacun faisait avec les moyens du bord et ces moyens n'étaient pas ceux des lettrés. L'écriture était fluctuante. On parlait aussi bien du soleil et des petits oiseaux que des problèmes ouvriers.

J.V.D. : Procédiez-vous à une sélection, à des discussions pour améliorer les textes ou à des écritures successives ? En quoi consistait le « long travail de persuasion pour amener les sympathisants à l'acte d'écrire » ? As-tu le sentiment d'une filiation possible entre l'expérience de Peuple et Poésie et les « ateliers d'écriture » contemporains qui aboutissent parfois à une publication ?

Il n'était pas question d'apprendre à écrire mais d'inciter à écrire. Le poète est un autodidacte. Il était interdit de corriger, de jouer au prof, ce serait sacrilège. La création est brute, telle quelle. La différence avec les « ateliers d'écriture » est donc évidente. On essayait tout de même de faire admettre qu'il était plus intéressant de parler de sa difficulté sociale que de la beauté des soleils couchants.

Le problème le plus important était de donner à chacun le courage de commencer car nous étions dans un monde croyant que l'écriture appartenait à ceux qui possédaient le savoir.

Dans les réunions, chacun lisait ; on ne portait pas de jugement de valeur, on encourageait, cela donnait aux autres l'envie d'en faire autant.

J.V.D. : Où les textes étaient-ils écrits ? Aviez-vous un local ? un rendez-vous régulier ?

Les réunions étaient intimes, sauf une, publique, que nous offrit le Théâtre Mouffetard.

Pas de local donc, une simple boîte aux lettres, la mienne. Lorsque les responsabilités furent abandonnées à « l'équipe », ce fut plus symbolique que vrai car, finalement, on n'a pas changé l'adresse et toutes les corvées continuaient à m'incomber. Il convient d'ajouter que *Peuple et Poésie* comportait également une partie réservée aux poètes de l'extérieur, des amis parfois de renom. Il y avait également des critiques de livres, des informations qui débordaient le cadre de notre principale préoccupation.

J.V.D. : Comment et où diffusiez-vous les numéros ? Tu m'as parlé un jour de la « sortie des usines... » Comment ça se passait ? tu n'étais pas ouvrier, comment étais-tu perçu ?

Peuple et Poésie n'était pas utilisé comme un moyen de recrutement, il n'était pas distribué à la sortie des usines (si j'ai dit cela, j'ai menti). Il était envoyé à la Presse, aux médias de l'époque afin de les informer de l'existence de cette expérience. Nous avons eu ainsi de bons échos dans la grande presse et la radio nous a accueillis.

Peuple et Poésie était composé à la machine à écrire et multiplié grâce au stencil. On ne connaissait pas encore la photocopieuse et l'ordinateur. Ne rêvons pas ; c'était très modeste d'aspect, aussi modeste que ses représentants. L'entreprise était sympa, remplie d'intentions louables. Elle n'a pas fait un tabac dans son époque mais y a laissé quelques traces car je suis encore assez souvent interrogé sur son existence.

J.V.D. : Le « Comité » mis en place quand tu as « abandonné la responsabilité rédactionnelle » a donc fonctionné de façon autonome de 1949 à 1952, au même rythme que lorsque tu t'en occupais, quatre numéros en trois ans (si j'ai bien compté), deux fois (avec toi et sans toi). Alors que Poètes à Férules avait produit douze numéros en deux ans. Cinq fois moins productif... comment analyses-tu cette différence ?

Tu soulignes le déséquilibre qui s'est installé entre les numéros de *Poètes à férules* et de *Peuple et Poésie*. Je ne m'étais jamais, jusqu'ici posé la question. Je pense qu'il découle simplement du fait qu'il est plus facile d'obtenir des collaborations d'instituteurs que d'inciter à écrire des gens « n'ayant pas usé leurs fonds de culotte sur le banc des écoles ».

J.V.D. : La fin de ton texte est assez pessimiste sur l'ouvrier... devenu capitaliste. Il y a de ça et il y aurait beaucoup à dire sur les fonds de pension, emblématiques et paroxystiques de ce jeu financier où le travailleur devient la première victime de ce système auquel il participe activement... Par ailleurs il est intéressant de noter que le mot « ouvrier » a complètement disparu de notre vocabulaire. Ex : on dit un « sans papier » et non « un ouvrier sans papier » « ou un ouvrier sans domicile fixe » ou un « ouvrier sans travail » (Armand et Stéphane GATTI vont travailler sur cette disparition...). Changerais-tu quelque chose à cette fin ?

Oui, le terme d'ouvrier ne répond plus à grand chose. Tous ces gens qui pourraient en être sont beaucoup plus bourgeois que je ne le suis. C'est une dénomination qui ressuscite de temps en temps comme le soulignent les Gatti.

Arlette dit « *Travailleurs, Travailleuses* », ce qui est plus pratique car Vivendi se trouve lui-même concerné. Remarque qu'à l'époque de

Peuple et Poésie, quand on était fraiseur-outilleur, bonne ou menuisier, on était sûr de n'avoir « *pas usé sa culotte sur le banc des écoles* ». Maintenant, c'est moins sûr. Je crois que dans cet exercice de distinction des classes, on s'en sort mieux avec un découpage du genre

- les grands pauvres
- les pauvres
- ceux qui n'ont pas trop de difficultés
- les riches

J.V.D. : Qu'est-ce qui, dans ta vie a fait rupture ? Je veux dire, tu étais instituteur, (un gentil à qui on portait des fleurs...) un intellectuel sans doute aux mains douces et soignées... tu aurais pu « en saigner »... et tu as choisi d'être du côté des « cognés » aux mains calleuses....

Comment un « *gentil instituteur auquel on apporte des fleurs* » peut être du côté des cognés et non du côté du manche est très simple. Je ne m'expliquerai qu'à demi-mot ne voulant pas jouer au « *Petit Chose* ». Victime de problèmes familiaux (voir « *Mon père ce zéro* »), je fus élevé par une vieille grand mère paysanne. J'ai l'habitude de dire que « *j'ai appris à lire et à écrire derrière le cul d'une vache, d'une seule car nous n'en avions pas deux* ». C'était cette vache, quelques poules et lapins et un bout de jardin, qui nous procurait l'essentiel de l'existence. On fabriquait notre pain. Ce n'est que vers 10 - 11 ans que je suis venu rejoindre ma mère, remariée à Paris. Je serai encore très discret sur cette époque où j'avais hérité d'un beau-père très souvent au chômage. Ma mère, femme de ménage, assurait l'essentiel. J'ai fait malgré tout, et grâce aux bourses, quelques études. A ce sujet j'avoue quelque part qu'aux environs du Front Populaire, dans ma classe de Philo, il n'existait que deux « *enfants du peuple* » le fils d'une concierge et moi. La vie n'a commencé à me gêner que bien plus tard, après la guerre dans laquelle je fus embauché malgré moi. On comprend ainsi mieux les options que j'ai prises par la suite.

J.V.D. : Merci Jean

J.L'A.

TEXTES ET POÈMES
EXTRAITS DE *PEUPLE ET POÉSIE*

LE NUMÉRO 17 OU 18 METTAIT LE POINT SUR L' « i »

FAISONS LE POINT :

Ce bulletin arrive au terme de sa cinquième année d'existence ; il a accueilli dans ses colonnes cent douze authentiques poètes-ouvriers de tous les coins de France et de l'Etranger dont la plupart sont des « *manuels* ». Cette publication n'est pas vendue : c'est la raison pour laquelle elle n'a pu se présenter à vous que très modestement avec les seuls moyens du bord. La presse lui a cependant réservé le plus chaleureux accueil et les plus éminents critiques ont examiné son « *cas* ».

La radio, de son côté n'est pas restée muette et nous tenons à remercier particulièrement Melle Josette WOLNY, MM. Francis AMBRIERE, Marc BERNARD, Jean VZERTENELLE, Pierre SEGHERS, Michel ROBIDA et Raymond MARCILLAC ; La radio plus que la presse nous aidant à toucher la masse...

Enfin, va paraître sous peu en langue slovaque, aux Éditions TATRAN de Bratislava une *Anthologie de la Poésie Ouvrière Française*, réunie et introduite par Jean L'ANSELME, avec la collaboration d'Hélène-Paul MALET et comportant un historique du mouvement littéraire ouvrier de Michel RAGON. Cette anthologie sera par la suite éditée avec quelques compléments chez un grand éditeur français.

J.L'A.

VILLAGE

Il pleut,
Il rit,
Le pauvre Henri
Bleu
Dont la blouse est raide
Et la femme laide

On a dit que Monsieur le Curé
Avait juré
D'appriivoiser pour le couvent
L'oiseau qui fait siffler le vent

Dans les verveines
Une main pâle
Dont les veines
Font une opale.

Achille SENEGAS

Pâtre transhumant des Pyrénées

NOSTALGIE

Que je regrette Banyuls
Plus la mer
et plus de ce bon banuyls...
Sue je regrette Banyuls
Plus de ce bon soleil
le démon me possède
et personne ne me vient en aide ;
Plus que la pluie
et que les nuages...
Comme le temps ressemble au moyen âge
... Et jamais de chaleur dans la nuit.

Piètre de LAPRADE 9 ans

La poésie enfantine, par sa fraîcheur, sa naïveté,
rejoint souvent la rusticité de la poésie ouvrière

NOTRE NID

Ce soir, souviens t'en
Les rideaux laissaient filtrer la lune
Dont tu étais jaloux

Elles prenaient de notre ombre de
Mes traits,
Du lit qui sommeillait, de nous
Qui voulions
Etre seule, moi avec toi.

Ce nid, l'ai-je rêvé ? Possédé ? L'un et l'autre peut-être.
Puis en somme, que nous importe

La terre, le Temps, la limite,
Ce qui tourne et se mesure :
Notre nid, c'est mes bras et tes bras réunis.

Paule MINELLA Sténodactylo dans une maison de commerce.

CHANSON

Il était au monde
Deux être s'aimant
et de par le monde
Indéfiniment.
Il était au monde
Un grand voilier blanc
Et un port de pêche,
Près de Lorient
Oui, mais rien n'empêche
Que de par le monde
Le grand voilier blanc
Devant tout le monde
Emporte un amant
Par de là le monde
Il était au monde
Deux êtres s'aiment
Et de par le monde
Indéfiniment.
Et de par le monde

Claude EVEN

Employé à la manutention
dans une maison de shampoing

NOTES SUR LA POÉSIE DU PEUPLE

par **RAMOND BRIANT (ouvrier ajusteur)**

Les tendances à l'hermétisme de la poésie actuelle ont provoqué une coupure profonde entre le peuple et les poètes : il ne retrouve plus en eux son mode d'expression, il ne les comprend plus, il n'est plus en communion avec eux, il n'a plus le moyen de soulever le voile qui masque la révélation que les poètes ont mission de lui apporter et à laquelle à présent seuls quelques initiés peuvent accéder. Nous regrettons cet état de choses.

RETOUR

Il avait rabattu son feutre sur ses yeux
Et relevé son col sur ses cheveux d'artiste
A tel point
Qu'il semblait peint en noir sur la nuit.

Je ne voyais que la plaie de sa cigarette

Avec cet étranger
Que j'appelle mon cœur,
J'ai traversé la mer
Pour ne plus revenir,
Et je suis revenu.

Il m'a pris par la main
Comme un enfant perdu
Et a conduit mes pas dans le chemin qui monte
Comme montent tous les chemins
qui ramènent les hommes
A leurs amours premières.

Henry CERTIGNY –
Ancien ouvrier d'usine

LA MORT DE MA MÈRE
(Art Poétique)

La mort de la mère d'un poète, le poète devant la mort de sa mère, c'est là qu'on l'attend au coin des entrailles qu'on guette ses beaux élans. Un morceau de choix, son grand air de prestige, le cœur à nu, les tripes à l'air et le sentiment dégoulinant comme du sang clair. Shakespeare, Hugo, Schopenhauer... Des mots que l'on jette éperdu de douleur. Me voici au rendez-vous que je n'ai pu éviter.

Elle est étendue sur son lit, vidée de son sang, vidée de souffle, vidée de force, vidée de plaintes, les yeux fermés, sa tête seule gardant un peu de vie sous la cendre et l'oreille tendue encore vers ma présence. Et je lui parlais du bonheur de vivre, des vacances, pour jeter un peu d'espoir sur ce lumignon d'existence ! Je plaisantais pour tromper le présent : "Si tu continues ainsi tu ne seras pas belle pour aller à la communion du fils Zéphir ?". Mais elle ne répondait ni d'un frisson, ni d'un regard, ni d'une ride. L'orage grondait dehors. Le plus bel orage depuis longtemps ! Le ciel était blanc d'écritures. Bing ! boum ! Le jardin hurlait de chats en mal d'amour, de ces plaintes semblables à celles qu'elle répétait sans cesse aux plus beaux jours de ses souffrances. Hugo, Shakespeare, Poë.

La radio, oubliée dans un coin, donnait comme par hasard l'orgue en sourdine.

L'heure, Jean, n'est pas à l'attendrissement, va renifler tes larmes ailleurs. Il faut rire pour tromper la mort, ne pas la prendre au mot. Garde-toi ! elle est là, présente dans mille indices, dans cette bougie fumante de l'extrême-onction, dans cette chemise prête à l'ensevelissement, dans ce déodorant placé à la tête du lit : "Bloc à la chlorophylle. Qualité spéciale pour collectivités. "Chloro-bloc" est conçu pour détruire les odeurs de W.-C. Couper le long du trait et écartier les bords du sachet", dans ces mouches vautreées sur le blanc du lit et se lustrant les pattes d'un geste qu'on a pour se frotter les mains ou se retrousser les manches, avec leur bourdonnement dans le silence tels les ronrons d'avions des soirs d'alerte.

Rien sur son visage, qu'une poussée imperceptible qui lui creusait les joues davantage comme si la nature regagnait de la place dans cet être qui fuyait de lui-même. Plaisante, Jean ! détourne

l'attention de ces charognards invisibles pour qu'ils croient s'être trompés de porte ! Je dis, le rire fêlé : "Alors, la Mère, souris à ton fils, le plus beau jour de ta vie ! Tu te prends pour l'Empereur d'Egypte pour jouer aux momies ! Respire, nom de Dieu ! Respire ce qui t'entoure ! Tu t'crois morte ?" Je lui remuai les yeux, les doigts, la poitrine, les lèvres, pour qu'elle réapprenne à vivre. Mais, de ses yeux je ne retirai qu'un regard vide, de sa poitrine qu'un son de tambour, de ses doigts qu'un cliquetis de baguettes, de ses lèvres qu'un peu d'écume collée.

Bim ! Boum ! l'orage, les chats, l'orgue d'église et cet œil moribond resté ouvert, tout m'assiège ! Shakespeare, Hugo... Quelque chose crève en moi comme une cataracte. Tout s'effondre ! Poë Schopenhauer... Jean ! Pas d'exhibition, va uriner tes larmes aux waters ! La mort n'a pas accès à qui la prend en riant, la mort se raccroche aux plaintes, y adhère, se glisse le long d'elles, distille sa gangrène et s'épanche comme un papier buvard. Pas de plaintes ! Le dédain...

Mais peux-tu tromper longtemps l'huissier dans son inventaire ?

Soudain dans ce cadavre quelque chose bougea. Un son qui venait du profond de la gorge dans un sursaut du cœur : "Bra... Brasser tes yeux...". Je lui donnai mes yeux et une lumière de bonheur envahit son regard comme des persiennes qui s'ouvrent au soleil. Elle eut un hoquet terrible et la lumière de bonheur s'en retourna vers un ailleurs mystérieux. Une longue torture crispa son corps raidi comme un cep de vigne dans les derniers éclats d'un orchestre d'éclairs, de tonnerre, d'orgue et de chats amoureux.

Et alors ?... Et alors Messieurs, Mesdames, ma mère est morte... huit jours plus tard, un jour de plein soleil, calme, avec un sourire que j'ai retrouvé le soir en rentrant d'une journée débordante d'amitié et de douceur au cœur, un jour fort ordinaire où il ne me restait plus une larme pour pleurer...

C'est tout ce qui nous sépare, nous les poètes modernes, de ceux de l'ancien temps : nous n'avons plus le droit au pathétique...

J'ajouterai que, entre temps, il y eut la fête de l'Ascension, l'anniversaire de la mort de mon père mais, le jour où elle mourut, ce jour-là se moquait bien des rencontres et des symboles ! Nous n'avons plus droit aux symboles ! Plus le droit à la mort de nos mères ! La mère de nos morts, la mer de Marmara, Lucie de Lammermoor, Amer, Amor, Amore, Amen.

J.L'A.

« La foire à la ferraille » Les Editeurs Français réunis, 1974

FLEURS D'IMMONDE ICI...

...très longtemps, vivaient dans un pays, qui n'était pas un pays au sens où on l'entend au jour qui frappe à nos portes verrouillées de mots, des êtres, qui en réalité ne l'étaient pas vraiment. Leur désir, en effet, était précisément d'exister d'une certaine façon, une façon qui, elle-même, n'existait pas encore. C'est cette histoire brumeuse, perdue dans les brouillards de la nuit d'un temps qui passe bigrement vite, que je voudrais essayer de saisir sur l'aile foudroyée des mots.

C'est un lieu de nuages, sans âge, sages barbes à papa, sans haut ni bas, sans col ni sommet ni colline, sans sol où poser des pieds que personne n'a, ni de risque de perdre son chemin. Ou plus rigoureusement, toutes les chances de n'y jamais trouver le moindre sentier. Une sorte de vase sans vase, vaste océan sans flots, ni marées, ni reflux, boue, fange épaisse, limon crasseux. Immense monde, ici, cette bourbe porte une fleur vulgaire au remugle puissant, là, pousse un champignon, qui pue. Un brin de vent parfois remue, à peine, et son relent ramène des exhalaisons d'abcès philanthropes, ourdissant toujours quelque sornioiserie maligne, quelque odieux concert.

Il y bouillonne alors ici et là de petits grelots rouges qui cloquent en vert en bleu une musique soufre. Bois moisis, cordes malingres et chétives, cuivres valétudinaires édentés, sourds, éclosent et grouillent éclosent encore. Les timbales pouffent confusément d'orange dans l'onctuosité molle des épaisses vapeurs. Pouilleux, abjects, pourrissent des tambours qui *flappent* mollement de leur peau asthénique, humide, détendue, quand le mouvement d'air les bouge grassement, ou *cloaquent* quand par bonheur leur vient battre une crotte, tombée des dieux.

De cet égout pourtant, de ce borbier infâme au fumet répugnant, émanent certains jours des fumées soufrées âcres et diaphanes, des ombres rousses et acides, des fantômes poivrés, des spectres de nacres amères, des odeurs de guitare, des musiques ambrées, des claquements musqués. Tous rêvent de rigueur, d'élasticité cristalline, de vibrations tendues, de tensions jugulées, de tendresses aiguës, d'aiguilles parfumées, d'ailes, d'écailles, de miel, de vinaigres de miel, de lèvres rondes et humides, de doigts chauds, de peaux sèches, de souffles courts, irréguliers et larges, de mouvements rythmés, oubliés inconnus, jamais parcourus, ni aboutis, sans bout ni fin, ni queue ni tête...

...Alors parfois doucement, en *ballochant* mollement, ils recommencent... ils imaginent qu'ils font la fête... Ils rêvent qu'ils jonglent...

J.V.D.

LIEUX DE LANGUE, NON-LIEU DU ROYAUME

Félix Castan nous a quitté en janvier 2001. Homme de culture occitane, française, européenne. Poète. Philosophe de la pluralité et de l'amour. Essayiste. Auteur-metteur en scène de la décentralisation anti-régionaliste. Humaniste entre lieu(x) et langue(s), de poésie en liberté, d'un siècle l'autre aux rives d'Oc...

Le Comité de rédaction de Cahiers de Poèmes souhaite prolonger et développer encore le débat autour de ses idées, comme nous le faisons avec lui pour notre plus grand intérêt - notre plus grand plaisir - depuis de nombreuses années, à travers nos engagements quotidiens pour la transformation de nos vies et l'évolution de notre civilisation.

Parce que nous n'avons pas fini de réfléchir à ce qu'il a écrit depuis plus de cinquante ans dans des domaines en apparence très séparés - une grande partie de son travail est d'ailleurs en attente de publication - les pages suivantes et les prochains numéros proposent d'y revenir.

... 1944, « La langue et le royaume », une épopée poétique de Félix Castan, jeune homme de 24 ans, *ouvrier de l'écriture* (comme se nommaient entre eux les poètes de Montauban), où l'on trouve en germe des traces de ce qui deviendra la Pensée, l'œuvre de l'homme.

... 1947, deux lettres du grand poète occitan de langue française, Joë Bousquet à ce jeune homme à l'esprit « *singulier* »

... 1969, 2002, une mise en lumière par Odette Anna Toulet de ce qui peut faire lien, dans l'après-coup, entre la poésie des troubadours – au fondement de la pensée de Félix Castan - et la sienne propre.

... 15 août 2001, « *Lo conde deu manifeste* » dit par Sergi Javaloyès, dernier signe public à un ami regretté.

A.G.

LA LANGUE ET LE ROYAUME

18 mai 1944

1. ... J'ai appris la langue d'une lointaine patrie
Mon pays m'est étranger comme la terre au pêcheur
Je ne sais quelle écume est semblable à la poussière
que lève mon talon onduleux de jeunesse en vieillesse...
Lecteur ! prête-moi une oreille où je puisse hurler que le roi est un âne et
apprendre mon secret de la verdure agitée par la rauque haleine des bêtes
sauvages
Rien ne m'humilie comme de devoir me terrorer pour vivre lorsque les sources
les gazelles et les bambous me font la nique en vertu

2. J'ai appris la langue d'une vraie patrie, - que m'apprit Paul Valéry, à travers la
distance qui séparerait nos existences...
Etant donné que je la sais,
Je l'emploie, ô Français.
Je l'ai apprise dans vos livres :
attendez-vous à ce que j'en fasse des livres, pour vous !
Je m'adresse à la France fertile,
à la languissante France,
à la France trop humaine aux convalescences :
je lui fais entendre ma phrase déchirée...
Je la soumets à l'érosion de mes averses désespérantes.
Multiples amis, vous avez souffert de mes syllabes désarticulées comme
d'averses.
France, je te prends à parti :
Eh ! pourquoi ne pourrais-je hausser le ton jusque-là ?
Aujourd'hui, je n'admets point qu'on parle, sous la contrainte, d'un autre
problème que de celui qui nous occupe tous.
Moi, je parle de la liberté.

3. Un rendement profus s'en répand. — comme vache qui pisse.
Vainement nul ne croit aux étoiles, malgré les sceptiques,

elles qui sont et ne sont pas vérifiables,
Mais sont.
Entre les infinis, nous y touchons notre aiguë assurance.
Nous écoutons leur cantilène de sirènes spatiales.
Ma tête pleine d'étoiles en travail :
ô progrès ! Soyons bref.
Vers les rives d'Occitanie des bâtiments appareillent.
Epouserai-je, ou quelque autre, la fille du roi de ces bords ?
Les bateaux pourrissent et dérivèrent.
Où seras-tu, Ranavalô de ma grande île ?
Ressources de mon Pérou.
pays !
Je viens vers toi.
La cognée dans l'aubier
afin de coucher assez de forêt pour passer l'hiver au coin des cheminées :
les loups pourront hurler par-dessus les tuiles cet hiver.
- Ma porte perd ses gonds, les courants d'air l'emportent :
nous défricherons un mélodieux avenir.
Il faudra aussi qu'il vienne. –
je tâche de m'y orienter avec des yeux de lynx :
les haies sont mûres.
Je vais pouvoir étirer mes volontés :
bête au réveil.
Est-ce un fusil qui tremble sur mon épaule.
telle dans un courant une épaule de saule ?
Tranquille automne, comme l'enthousiasme s'y recompose !
Septembre éloigné, octobre l'a suivi en serpentant et occupe sa place, avec un
toussotis de feuilles mélangées et brunes.
On a loisir de redescendre dans ses racines, et d'observer d'où s'infiltrèrent les
sucs nourriciers.
Gentille automne ! avec les lièvres bondissent et écoutent tant de choses, dans
ton haleine fragile et brûlante !
Tu nous sèvres si joliment des boissons de l'été !
Saison pudique, joue plénière.
Automne monotone, et rehaussée d'automne altièrre !
Cuivres naturels, qui s'harmonisent sans baguette d'orchestre ! Je sais votre
nom subtil et votre nom vulgaire, oreille et pharynx de mes montagnes
semblables aux troupeaux qui les visitent tout l'an, laineux l'hiver.

Emmêlées de vallées, de sentiers et de divers horizons, ces collines coutumières ressemblent à des moutons dorés en troupeaux qui s'épandent, broutant silencieusement.

Qui les garde, de l'aube au soir, ô destin !

Je suis de l'œil, du haut de mes plateaux, les hasards dans la plaine.

Nous ne sommes pas des bergers de peinture :

il faut manger, se vêtir, aller.

Ne faut-il pas mourir ?

Heureux les astrologues.

Heureux nous qui cheminons...

- Voudra-t-on m'accorder d'être le chantre des saturnales ouvrières ?

Entend-on les mots qui sont sur ma langue ?

Explosives, mes pensées sentent la poudre des combats, et s'en enivrent.

Syllabes inflammables, mes compatriotes qui vous autorisez des mêmes ennemis que moi, cohortes qui triomphent toujours !

Renoncez, qui que vous soyez, à compter sur l'affaiblissement de ma citoyenneté.

4. Je rêve à la beauté de la terre incapable

de se faire un collier de la perle Paris

Nous avons entendu la voix de Mistral ici

le droit de cancanage en dérive

Conférons si l'heure est propice

mais l'air se remplit de conciliabules propitiatoires

Combien d'hirondelles automnales se vont envoler au-dessus des mers !

L'automne appelle l'hiver

étroit et renaissant

Temps profondément hivernaux !

Œuf d'un voyage sans limite

On mord dans l'air extérieur

mes yeux sont habitués à fixer le soleil somnambule

je m'emploie à cueillir le rare héliotrope...

- Furieuse manie

feignez plutôt !

Comme les écrevisses feignent de ne pas marcher droit

Aurons-nous la joie d'alterner comme un phare quelque regard sous cape aux vaisseaux en détresse ?

Un appel de grand bras son âme solaire

les nuits d'hiver se prolongent sans entamer le phare
Signaux sans fond que les secondes répètent pour que le cœur compact des
paquebots reprenne haleine et vertige aux lointains
les brèves instances !
Pour rien ne tournoient les lentilles nerveuses
Insistantes
Bientôt le globe tourne dans la même danse et les cieux ciselés restent fixes
- Et lorsque la nuit tombe et que se relève le jour
le vieux moulin lumineux rentre dans sa peau d'ombre
il se livre à l'aurore avec sa nudité
Immédiatement les vagues l'éternisent
avec un mugissement voluptueux
la parfumée aurore
rôle
aux alentours de sa rugueuse écorce
Et moi qui me reporte
aux quais
aux villages doux et moisis
aux fumées aux fleuves
aux prairies garonnaises
pour chercher des patries les traces utilitaires
je dis
il y en a une c'est la mienne

5. Non, ne se dénouera de ma sincérité la nostalgie, en nulle occasion.
Je regretterai de ne savoir chanter nos villes, comme le vieil Ausone :
commençons tout de même.
Montpellier ! tour de lumière, défaite d'un souvenir marin, milieu de l'air et des
empires migrants, esclave abandonnée aux armes de l'esprit, ton enfance, tu
la donnes, ô cerise des déserts et ton noyau de monts lointains !
Toulouse ! Mais Toulouse me brûle trop le fond du cœur : Toulouse je t'omets.
Remontons où s'en va la Garonne, et fléchissons à Bordeaux sous la
malédiction de l'Océan.
Quel frisson s'en propage jusqu'au pays d'où je clame ?
Ah ! non.. renonçons à réciter une terre désarçonnée. et Avignon
tintinnabulante. et la haute joie limousine !
Mots indésirés.
Paris.

Ouis

La rude voix !

France, je te défie.

Tu obéiras :

l'automne hiverné.

Occitanie, je suis bien obligé, par toutes les choses sereines qui ne savent où se loger, de te fabriquer comme un meuble pour mon usage particulier !

Ce n'est pas ma faute.

Mais je t'épouserai, comme Eve de ma côte.

et puis le sablier s'écroulera. . .

- Tu ne seras pas la plus belle : tu seras taillée dans mon étoffe.

Tu ne seras pas la plus juste : je ne suis pas juste.

Tu ne seras ni belle, ni juste, ni véridique : qu'irions-nous nous embarrasser de vérité ?

Tu seras la plus jeune.

Te voilà qui te meux, t'arraches, te délivres :

tu es lourde à venir.

Tous les visages sont en toi : je t'impose silence afin d'être ton maître. Entre Dieu et moi le monde se tend la main.

- Où trouverai-je l'expression qui n'échouera enfin pas, non devant tant de disparates à circonvénir d'un même coup de pensées, mais devant l'indissolubilité de l'humanité éternelle ?

Voilà où je touche du doigt ma faiblesse irréfutable !

Il faudra changer de registre.

Voilà qu'il faudra manger les fruits alors qu'ils restent encore un peu verts et sentent l'arbre, et non pour les voluptés de leur sucre.

Ils se pourrissent.

Ils pourrissent avant :

alors, ils sont bons à enfanter une nouvelle racine, dans l'humus naturel.

Mais de la racine suceuse au fruit vert, là est l'arbre. . .

Souffrir l'écorce d'un corps distinct, tandis que la sève est partout;
hâte des gestes machinale !

La chair n'éclate pas, on le sait de reste.

J'y vois, j'y vois incroyablement.

Douleur incompatible !

Certes mon horreur est profonde.

Au moins par la pensée jetons-nous à la mer.

nions ! On doit nier :

ensuite dire oui aux choses lamentables et regarder leur mate beauté comme un noyau.

De quoi être et n'être pas fidèle, sur les bords de la mer Méditerranée, aux apatrides du monde entier.

Volontés tressées aux branches de mon thyrsé :
eh bien, me voici.

6. CASTAN

je suis persuadé que tu n'es pas intentionnellement dans l'erreur...

Vis Vis Tourne

Tourne Tourne Logique Sûr

Lucidité des intersidérables nourritures

le monde est juste

*Mes nerfs sont établis dans les étoiles dont les trajectoires se délaçant
indiscontinûment*

Râpeuse patrie de pierre de poussière et de familiarité !

*Sans plus m'informer j'incline à réciter la troublante litanie d'un peuple
obscur*

ma voix secrète parle une langue ancienne

lancée dans le soleil méditerranéen

libre dans ma patrie...

F.M.C.

JOË BOUSQUET À FÉLIX CASTAN¹

Le 12 février 1947

... La poésie européenne est née dans le sud de la France. C'est dans le sud, quelques siècles écoulés, qu'il lui reste à se connaître.

La poésie deviendra naturellement violente, coléreuse, destructrice. Pendant la résistance et la guerre, elle a fait l'essai de sa force, étonnée d'avoir des griffes de jeune lionne. Ce n'était pour elle qu'un jeu. La poésie ne serait pas grand'chose si elle n'avait que des fascistes et des salauds à déshonorer. Elle s'est préparée pour sa vocation dernière : qui lui donnera pour irréductible ennemi tout homme mal résolu à donner sa vie entière tous les jours.

La poésie s'apprête à être vérité, mais la seule vérité et c'est ici que le conflit doit éclater avec la dernière violence... Les philosophes cachent à l'homme ce qu'il est. Il s'agit, pour la pensée, d'aveugler l'homme avec l'interprétation naïve de sa fondamentale condition d'existence.

Mensonge d'Hegel : le type de l'escroquerie : faire cavalier la contradiction, alors que la contradiction éclate au sein de l'être manifesté dont elle est la condition. Il n'y a pas, ici, à se demander où cela mène. Les philosophes savent où elles vont ! Cela les juge.

Je souhaite que votre entreprise soit un coup d'éclat. Mes paroles ne s'inspirent pas du surréalisme : le surréalisme, louable, mais sans vues lointaines. Dali, dont je lis le livre, empoisonné d'espérances. Artaud, seul Artaud a l'accent juste. Sa folie n'est séparée du réel que par une légère erreur sur le moi (faute de participe). Ce n'est rien...

J.B.

¹ Ces lettres ont été publiées en 1973, en préface de « *Montauban-Epopée* » réédition en 1979, Cocagne Editons.

Le 10 mars 1947

Cher camarade et ami,

Excellent contact avec le recueil, et signe infaillible, besoin d'y revenir à l'aube, entre deux sommeils, dans l'oubli total de ce que signifiaient et sa présence à mon côté et les noms qui s'y réunissaient. Le poète traque l'individu, le chasse de son œuvre, agit héroïquement à la façon du résistant naguère qui n'expulsait pas une à une les menaces dirigées contre lui, mais restait tout cœur, toute fragilité, alors qu'il niait l'individu susceptible d'orienter la crainte.

Lisez *Le ciel des fusillés* dans cette conviction, vous me comprendrez. Le résistant, dans un engagement sans précédent, dans un engagement d'outré-raison, a donné un exemple inoubliable à la poésie, lui a fait faire un pas ; après lequel tout est à réviser dans son domaine. Aussi dirai-je à l'avenir : ne faites plus de poèmes de résistance. Soyez, dans vos poèmes, ce qu'un résistant a été dans sa vocation d'outré-raison, intériorisant la peur de la torture, jusqu'à la rendre symboliquement d'elle-même. Le résistant poétisait tout son être. Se dépersonnalisait en agissant.

Ah ! vous tous, et Marcenac d'abord, savez cela mieux que moi : vous me l'avez appris, m'enrichissant de votre jeunesse. Quant à votre point de vue personnel, ne le trouvez pas trop singulier ; il est le mien. Nous avons un retard de plusieurs siècles à combler, vivant encore sur les systèmes enfantés par une idée « tabulaire » du monde. L'homme d'aujourd'hui doit, avant tout, intégrer à ses pensées la sensation de pesanteur. Il doit sentir ce qu'il est dans l'appréhension intérieure de ce qu'il n'est pas, ou croit ne pas être.

Je commence à peine, après plus de vingt ans, à m'orienter sur ce chemin. Je vous envoie, l'ayant sous la main, cette prière d'insérer, en avant-garde du petit volume, déjà sorti. Je suis avisé, en même temps, que *La Connaissance du Soir* sort chez Gallimard.

Ce recueil de poèmes n'est que le squelette de l'expérience à poursuivre. Par un jeu de compensation naturel, j'ai imposé l'expression classique à ce qui me semblait le plus neuf : Eucheria – ou la femme interplanétaire, sur terre par son corps, ouvrant les yeux dans la gravitation d'astres plus lointains. Il n'y a pas à exclure le firmament, il faut en retrouver en nous les sillons.

Au revoir, mon cher ami, je suis affectueusement à vous.

J. B.

S'ESCOTAVAN...

Au début du XII^e siècle, comme par « *gab* » - jeu, dérision en langue d'oc d'alors -, Guillaume IX d'Aquitaine, le premier troubadour opérait dans sa poésie lyrique un renversement radical dans l'histoire de la poésie et dans celle des hommes et des femmes. Ce renversement fit surgir du travail de la langue un nouvel art d'aimer - *Fin'Amors* - à la fois poésie et invention de nouveaux modes amoureux, de nouveaux rapports hommes-femmes. « Le XII^e siècle occitan pose l'acte poétique comme travail sur le langage »³ et introduit définitivement l'écart entre amour et désir.

Seul Félix Castan avait su saisir la dimension de ce *gab* à l'origine de la lyrique et de l'érotique courtoises⁴. Il est étonnant de voir combien la dimension politique qui était la sienne lui avait permis de transcender - il n'existe pas d'autre mot pour le dire - le travail de la langue et de saisir le vif d'un renversement à l'origine, désormais, de toute poésie. L'audace était telle qu'il y avait bien fallu pour l'oser, ce renversement, le détour par le jeu, la dérision.

Pour saisir la portée du terme de *gab*, de la distance qu'il introduit entre l'auteur et son texte - ici, entre Guillaume IX et sa poésie - il faut aujourd'hui faire le détour par d'autres langues. Se souvenir, par exemple, de l'importance du *joke* dans l'œuvre de James Joyce, de l'humour qui traverse toute la culture issue du *yiddish*.

Si l'on considère qu'une des traductions modernes du *gab* pourrait être le *witz* allemand, le « mot d'esprit » avec la dimension que lui donna Sigmund Freud dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*⁵, il est plus facile de lire que ce renversement dans la langue s'opéra, pour Guillaume IX, sur fond d'absence, d'inaccessible, sur fond de « néant », de vide - ce vide préalable au surgissement de sa poésie - et depuis, de toute poésie :

*Farai un vers de dreyt nient... (Je ferai un vers de pur néant)*⁶

³ Félix Castan, *Jennesse des troubadours, Aux origines de l'amour moderne et de la lyrique occidentale*. Éditions Cocagne, 1997.

⁴ Cf. Félix Castan, *ibidem*.

⁵ Gallimard, 1988, pour la traduction française.

écrivait-il, comme avec le pré-sentiment de l'écart du sujet d'avec sa langue, fondant d'un même mouvement dans l'adresse de ses vers à sa Dame ce qui deviendra - huit cent ans plus tard - l'espace du sujet.

En 1969, Félix Castan inaugure son « *Oda a la vila* »⁷ (ode à la ville) par ces vers :

Aquela plana durarà de milièrats d'ans ni mai
[i serai pas per m'en trachar,
batanada de l'autan blau de cada prima :
vira ton còr endacòm mai !
Los relòtges son copats...
Causse vielh qu'as pro viscut
tos camins se descaminan.
Punt d'ont vesì la nuech, la vila, la plana...
Dins las cambras, vidas diversas et la vertat
[personala :
lo fornier a escampat la luna, pel cel freg.

Cette plaine durera des millénaires, et pourtant
[je ne serai plus là pour l'apercevoir,
battue par l'autan bleu de chaque printemps :
porte ailleurs tes pensées ! Horloges cassées...
Causse trop vieux qui a achevé de vivre.
tes chemins n'en sont plus.
De ce point je vois la ville, la plaine...
Des vies diverses dans les chambres, et une
[vérité personnelle :
le boulanger a laissé tomber la lune dans
[le ciel froid.

Aujourd'hui, l'artifice de la parenthèse qui vient organiser spatialement certains vers s'est refermé sur les textes à jamais à venir.

⁶ Néant étant la traduction habituellement choisie mais le mot signifie aussi bien « vide », « rien ».

⁷ Félix Castan, « *Oda a la vila* » (Ode à la ville), traduction faite par l'auteur en 1969, in *La poésie occitane*, textes recueillis par René Nelli, Seghers, 1972.

Alors que chaque parenthèse ouvrait l'espace d'un sujet non réductible au sujet grammatical, leur clôture, dès lors, comme il en avait le présentiment - *i serai pas per m'en trachar* - renverse le lieu d'une parole - d'une voix - pour en faire le non-lieu d'autres discours, d'autres écritures.

[.....]

Reste le vide - *nient* - vide d'une voix que nous n'entendrons plus mais qui résonne et appelle dans l'écriture à la singularité d'une *vertat personnala* - vérité personnelle.

*S'escotavan la saba de ma voz
sauriàn, que lo jorn, s'es revirat per siegre las
[piadas d'un pòble desencabrestat
de fosca soscadura !*

Si l'on écoutait la sève de ma voix,
On saurait que le jour s'est retourné sur les pas
[d'un peuple délivré des cogitations
[embrumées !

O.A.T.

LO CONDE DEU MANIFESTE

EN ESPÈRA D'UN AUTE TEMPS,
OU
LE MANIFESTE D'UN EXIL VOLONTAIRE ¹

Félix m'a écrit aujourd'hui, *20 de heurèr* de l'an 2000 ; sa lettre était encore mouillée par l'averse de sept heures. Ce matin il faisait doux, le vent venait d'Espagne trop chaud pour être le souffle d'un printemps précoce. J'ai pensé qu'il devait peut-être souffler là-bas au Nord de la Lomagne, en Gascogne. Oui là-bas sur son île rose et venteuse, *carrèra de la Banca a Montalban*.

Il m'a téléphoné, il y a quelques jours pour me dire qu'il n'y croyait plus, qu'ils ne le passeraient pas. Je lui ai répondu que Marmande là-bas à Paris s'en occupait : « *Qu'escrin au Monde, totun* ! » ce qui pourrait vouloir dire en Occitan de Gascogne : « Il écrit aux gens, quand même ! » mais là je traduis mal, à dessein. Que Francis me pardonne, Paris est si grand, vaste plutôt. *Luenb, hèra luenb*. LOIN ! *On arriban los trins e los avions*. Félix Marcel m'avait entretenu à Uzeste, à l'été 1999, de sa volonté d'en découdre avec le Centre qui s'agitait, alors, « il s'agite toujours, d'ailleurs ! » contre nous occitans dits occitanistes qui sommes, c'est bien connu, d'horribles comploteurs contre la Nation, allant jusqu'à mobiliser la République Française, la leur, je veux dire celle qu'ils croient être leur propriété pour nous renvoyer dans nos 22.

Là, ici, là-bas de l'autre côté de la Garonne où l'on naît éloigné, ignorant, en fixant presque ébloui ce ciel trop clair qui s' imagine des neiges éternelles et qui regrette cette terre d'Aragon sèche et fière qui est aussi la nôtre, avec ce *Cierzo*, vent froid qui chante encore ses Jotas pour nous rappeler 37 et son Front de l'Ebre. Je vous le dis, la tête froide et les mains chaudes, nous sommes nés d'une terre où l'exil se choisit pour grandir ou pour mourir là, entre plaine et vallées, avec notre seule parole, en guise de linceul.

¹Sergi Javaloyès, romancier occitan, co-président de la confédération laïque des Calendretas (écoles en occitan) a dit publiquement ce « *conde deu manifest* » lors d'un hommage de la 23^{ème} Hestejadas de las Arts d'Uzeste à Félix Castan, le 15 août 2001.

Le Centre, donc, s'excitait sur la Ratification de la Charte européenne des langues minoritaires et Félix, en septembre, avec les premières bourrasques, m'en reparla. Il voulait s'exprimer, simplement leur parler pour créer, et surtout pas leur répondre. Je lui avais proposé de faire un article à faire paraître dans les colonnes du Monde.

« Tu comprends », me disait-il, « ils se trompent, ils nous trompent et donc nous nous trompons : nous ne sommes pas régionalistes, ni régionaux, nous sommes représentants d'une culture nationale dans un partenariat avec la culture française et les autres cultures européennes ! ».

Félix m'a écrit, une petite carte ; il attend en vain une lettre de je ne sais quel rédacteur en chef ou un signe du journal *Le Quotidien du soir* comme ils disent à France Inter, *un jornau de la nueit, ce poderém d'iser nos autes*. C'est la rengaine de nos maîtres à dire et à penser qui nous hante. C'est, je vous salue journal quotidien. Félix lisait *l'Huma*, moi pas ou si peu... *Libération*, a còps, pour les nouvelles du Front, *Sud-Ouest* du Béarn pour Zocato et Longué et *La République des Pyrénées* pour les résultats de la Section Paloise et de l'Union Sportive Coarraze Nay, enfin *l'Huma-Dimanche* pour faire plaisir à René L., militant coco du quartier Louvie à Jurançon !

Le Monde, quotidien du soir à Paris, on ne l'attend pas, on le reçoit comme les recommandés avec accusé de réception. Chez nous, au Sud du Sud, au Deep South comme aurait dit Ernest lui qui était du Nord, il arrive le lendemain par le train de 7 heures 25 fatigué par une nuit blanche ou noire ; rouge parfois quand le ciel d'octobre nous fait le coup d'un automne précoce. Il est déposé sur l'asphalte de nos nuits sans rêve et le conducteur, que l'on croise sur son vieux vélo, a les yeux cernés. C'est Jojo de Bisanòs, au ras de Pau. Il parle occitan de Gascogne avec un accent terrible de Monein. Il dit qu'il est béarnais et communiste ou le contraire. Jojo, il est comme nous, froissé, exténué d'attendre qu'ils veuillent bien nous dire un peu ce qui se passe chez nous, *per'mor n'ac podem pas saber, qu'èm tròp luenh*. Et ceux qui le lisent, dont je suis, et tout le monde sait que l'habitude est une seconde nature, voire une troisième, une de service ou de fonction, l'espèrent, le lisent, s'agacent, s'énervent, le supportent un peu, beaucoup. À jamais !

Mais, rien n'est venu, pas même un murmure de la rue Claude Bernard. « *Car amic* », m'écrivit-il sur cette carte, « *ací mon tèxte un bocin*

adobat ! ». « Mon texte un peu changé » comme le temps aujourd'hui qui s'est mis, une fois de plus, à la pluie lourde et à la *ventòla*, à ce vent qui rend fou, écrivain ou révolutionnaire. Ce vent-là ne respecte pas l'hiver. Ici jamais !

D'ailleurs, l'hiver s'insinue, mais ne reste pas. Il passe. A *Montalban*, Félix me disait que ce même vent, ivre d'Espagne, l'Autan, lui donnait le désir d'écrire. Moi aussi, enfin pas toujours, quand il s'apaise et laisse le ciel clair comme un bleu de Chagall. Mais depuis l'aube ennuyeuse, il souffle sans discontinuer, il déchire le ciel et crie sa haine du froid qui, maintenant, n'ose plus.

Que v'ac disi, Félix avait compris bien avant mes professeurs de géographie, l'importance de ce souffle pour nous tous qui essayons d'écrire cette langue exilée, cette langue qui, n'est-ce pas Mesdames et Messieurs Chevènement, Gallo, Salanave, Charles-Roux, Sarre, Allègre et Ferro, pauvre Ferro !, ces vieux officiers napoléoniens, n'existe pas, paraît-il.

« La France par sa langue a une logique d'empire ! » *ce'ns ditz Castanh*.

Lo vent du Sud que non !, lui il nous envahit, nous redonne de l'*estrambòrd*, de l'enthousiasme, pour arrêter de pleurer sur notre sort. Félix Marcel Castanh, je dis bien *Castanh*, savait qu'il fallait en distribuer des *castanbas*.

L'aube, la radio et tout le reste qui s'agite et se plaint, tout ce qui nous fait petit, et sa lettre que j'ai ouverte avec un couteau de la cuisine encore tiède. J'ai regardé *las montanbas* qui étaient là comme posées sur l'herbe froide *deu casau*, le potager en bon français, enfin je crois. *Montanbas*, *las nostas*, *las vòstas* qui envoûtent, chaque jour, notre esprit de Béarnais fraîchement débarqués d'une longue insomnie, d'une immobilité brumeuse qui danse sur le gave caractériel, à quelques pas de mes arbres pleurnichards.

Maintenant, j'ai ses mots d'octobre dans la tête : « Une langue est une identité potentielle, c'est la capacité à faire ! » Dehors, les premières gouttes murmurent, racontent la tempête qui ronchonne sur le golfe de Gascogne : *lhèn ei dejà sus Baiona* ? à vouloir prendre le chemin de l'Adour qui arrivera inévitablement jusqu'à notre pauvre gave *sali, a casa*, pour finir par nous bousculer, par nous sortir de notre lit malade, endormis que nous sommes depuis trop longtemps.

Le voisin qui siffle dehors, un train perdu sur une ligne elle aussi égarée et de tristes collégiens qui poussent le portail et qui crachent sur nos pas, juste ce qu'il faut de pluie grasse sur la vitre sale et, cette douceur africaine qui suinte sur la peau à peine reposée. Félix m'a écrit. *La calor qu'acaba per sudar !* Les tropiques de Miller ou ceux de William F. pour les intimes, de Missipi-City, là-bas, très loin, de l'autre côté de la Mar grana, dans un autre Sud où d'autres exilés chantent leur âme de blues qui convoque le Jazz. Et puis le vent et les sautes d'humeur massacrant d'un Dieu qui s'énerve et qui nous inflige sa dignité retrouvée.

En face, toujours les montagnes, la neige doit fondre, certainement. Félix m'avait raconté, à Uzeste, sur la plaine où poussent des collégiales pour d'hypothétiques Papes d'occitanisme en goguette, sa rencontre volontaire avec notre immense écrivain gascon, Miquèu de Camelat, inconnu lui aussi. C'est une condition chez nous ! A Arrens, en Lavedan, en bas du Col du Soulor où le tour ne passe plus ou si peu, Christian L. lui, le traverse en voiture.

C'était un jour de *ventòla pèga*, comme aujourd'hui, la pluie puis la neige quand le vent a tourné, *a virat tau Nòrd, tà Capvath !* Camelat resta épicier toute sa vie, moqué par sa famille, son village. Félix a écrit des lignes sublimes sur l'œuvre de l'épicier d'Arrens. Si j'écris en occitan c'est grâce à son entêtement ; *capborrut* qu'il était comme Castanh. Camelat lui aussi a attendu un article de là-bas, « et Dieu sait s'il a espéré un signe, une phrase, un mot », c'est *in fine* une légion d'honneur qui *los mossurs de París e'u balbèn*, en vain pour que la République se rattrape. Mais l'oubli, c'est seulement le temps qui le fait grand ou insignifiant, sinon rien de rien. Un prénom, un nom sur la tombe d'un peuple oublié ! Je vous le dis, on ne parle pas d'épicier et d'épicerie au Monde, sauf quand il s'agit des marchés financiers.

« *Car amic, ací lo men tèxte un bocin adobat (títol cambiat)*. Il a donc changé le titre de l'article, me suis-je dit, maintenant c'est :

PAS DE NATION SANS PLURALITÉ.

Je l'ai lue une seconde fois ; l'écriture est très fine, penchée, précise. *Ua lenga vertadera, ua signatura de l'aute temps qui s'espèra* : Félix de Castanh de Montalban. Dehors, les averses ont redoublé. J'ai ouvert la fenêtre, le contrevent frappait et son regard doux, ses mains, surtout ses mains m'ont apparu. Peut-être que la pluie n'est pas arrivée jusqu'à

Montauban, ville rouge plus que rose que je connais peu ? Je l'ai croisée trois fois en trente-cinq ans. Une paille ! Juste cette omniprésence de cette brique qui rappelle la capitale de l'Occitanie, Tolosa. On y cherche en vain Garona et c'est son vassal, le Tarn qui y passe, tranquille.

Je le sais, Félix a ouvert sa fenêtre ; j'ai sa lettre dans ma main presque froissée, j'ai repris l'article première mouture et je l'ai ouvert et j'ai lu la première phrase : « C'est le concept de République qui est en cause. » Eh oui ! C'est la République, notre République qui s'impose envers et contre tous ces mensonges qu'ils disent patriotiques et qui sont de vulgaires gros mots nationalistes. Des cauchemars pour faire marcher les peuples et les faire dormir à jamais dans le fossé de l'histoire comme celui d'Arthur enfui de Charleville et de Paris assiégé, vendu à la soldatesque versaillaise.

Félix regarde ce ciel encore clair, ouvre l'autre fenêtre, 30, rue de la Banque, lui qui ne les aimait guère. Pour tout dire, ils les détestaient sans ostentation. Il n'en faisait pas toute une affaire comme on dit chez moi d'un hâbleur : « *Félix ne basèva pas lo mèrlo !* », je crois qu'il préférerait les mouettes qui annoncent la tempête.

Une phrase encore pour m'inviter à retravailler mon texte puis : « *l'èi completat amb çò de Combry e un polit poèma francés de Derrieu, amic de Lodèva. Tu, caldriá tanben un ton de manifest ; amb quanquas signaturas* », avec quelques signatures.

Il pleut franchement, *a de bonas*, pour noyer un chagrin, toujours le même, qui passe dans la rue. Félix m'a écrit ce matin. Il travaille et retravaille. J'en suis sûr. J'entends de Jurançon étant, le souffle de son écriture ; il sait qu'il faut se battre contre soi-même pour ne pas aller à l'amère défaite des mots faciles. Il ne se rend pas. Félix C. depuis son rocher ou son phare qui rêve des tropiques. Il veille au grain, au temps qui est nerveux, instable. Lui aussi peut crier, tempêter, lever sa canne et haranguer *lo pòble d'òc*, appeler Du Bartàs, Garròs, Camelat, Perbòsc, Boudou, Rouquette et Manciet ! Il sait qu'ils viendront à la rescousse.

Comme toujours !

Le froid tente et réussit à pénétrer la pièce remplie de livres. 9 heures sonnent à *Sent Jausèp*. Une autre couleur comme dans son texte introductif à Occitanie en France - Etre l'autre : « Les écrivains occitans

(...) élaborent dans leur écriture pleinement aboutie des messages pour autrui pour toutes les littératures et tous les lecteurs potentiels du monde. Dans leur inconscient collectif, ils entrent en opposition dialectique avec la littérature française, dans laquelle ils ont été éduqués. »

Que n'ai-je lu cela il y a vingt ans, l'exil toujours là m'aurait été moins dur ! Une autre couleur de ciel ou de firmament à déclamer et non pas à peindre, une couleur de mots ou de cris qui se mettent bout à bout pour bâtir une oeuvre, son oeuvre ! C'est sa couleur de poète occitan, là-bas dans son île sur le Tarn, cette naissance de mer qui se cherche un océan, un avenir, *andadas a l'enfinit*, des vagues et des vagues rageuses, *lo pèngue* de Bernat Manciet. rue de la Banque. L'a-t-il su un seul instant qu'il était notre Victor H. contre Louis Napoléon, Gallo, Chevènement, Sarre, Pasqua, Emmanuelli, *e companhia*. La France impériale est transversale ! Mais contre sa jetée, les vagues noires de l'ignominie s'y brisaient déjà en 1944. Elles s'y brisèrent après, elles s'y briseront encore, les océans de bêtise, d'ignorance franco-française s'y perdent.

Tout est calme et pourtant, il écrit encore.

Notre lettre oubliée arrive le 26 septembre 2000, Félix me l'a envoyée le 3 octobre. Le vent, le même souffle qu'en Février, chaud, presque torride, *qu'ei lo vent de castanha*, celui qui fait tomber les châtaignes, l'automne s'installe et se plaint déjà. Nous levons notre tête, scrutons l'infini bleu pâle et comptons les vols de palombes qui cherchent leur Sud, *quan passan las palomas*, comme dit mon voisin qui fume et refume dans son jardin, il a perdu son travail, il y a peu et je vois bien qu'il s'en veut. *Putà de letra* ! Elle est signée de Michel Kajman, rédacteur en chef :

« Monsieur,

J'ai pris connaissance du texte que vous avez fait parvenir au directeur de la publication, Jean-Marie Colombani, et que ce dernier m'a transmis en tant que responsable de la page Débats. Malheureusement, nous regrettons de ne pas pouvoir, malgré leur intérêt, publier vos réflexions. Les contraintes de place nous obligent à faire des choix et nous empêchent de publier tous les textes que nous recevons. »

La missa qu'ei dita, la messe est dite !

L'article ne sera pas publié.

Castanh m'écrit : « Je propose de lui donner un caractère de manifeste, et de reprendre ton idée initiale : le faire approuver par ceux qui partagent ces vues. Puis on l'enverra pour publication à toutes les revues occitanes. (...) Es-tu d'accord sur l'idée (de faire d'un trou une bosse) ? (...) Ce texte garderait un caractère personnel (comme, toutes proportions gardées, le manifeste du surréalisme de Breton), mais pour que du collectif y soit mêlé dès le départ, il faudrait que tu expliques en tête comment l'idée est née et la démarche. » Il est reparti. Il ne s'avoue pas battu, ni abattu. Ni vaincu ! Il sait que son île est terre de mer et mère de toutes les terres, celles qui attendent la paix de l'hiver, les labours, les semences. Il écrit. « Je n'ai pas pu écrire ce qu'il me demandait, je ne sais pas faire. J'ai laissé parler mon histoire d'exil et l'introduction » La langue des autres, « *La lenga deus autes* », est née dans les derniers jours d'octobre 2000. Je le lui ai remis en mains propres, à Toussaint, à Marteron, aux journées de Larrazet. Betty l'a pris, l'a regardé et m'a souri. Voilà tout, cela vaut bien mille mercis. Il a signé comme signaient Camelat et Gaston Febus de Foish-Bearn, bien avant lui, Febus abans ! Alors nous y sommes, c'est un manifeste, le titre n'a pas changé :

PAS DE NATION SANS PLURALITE.

Il l'a encore retravaillé. À l'infini, comme un voyage sur son vaisseau de feuilles noircies dans la brume. C'est Ulysse qui nous revient pour affronter l'essentiel, lui-même et les autres : Etre l'autre ! La première phrase clame : « Le principe républicain, L'égalité est fondée sur la notion d'identité. »

Il corrige. Le manifeste se refait a *plaser*. *Qu'ac vòu*.

Montauban, 10 novembre 2000, une autre lettre m'arrive. Il fait beau, presque froid. Le voisin promène son labrador qu'il m'indique vouloir vendre. Il a vendu la Safrane et je vois bien qu'il fume sans discontinuer. Le chien renâcle. Le froid, c'est pour tout le monde. C'est ainsi ! Félix me dit, toujours précis :

« Ci-joint ton texte. J'ai complété la ponctuation. Je propose de reprendre le titre en quatre langues (cela me rappelle les colloques que

nous avons organisés avec Manciet à Montauban), il y a quarante ans : une confrontation des quatre poésies. (...) »

(...) Le titre de la brochure pourrait être :

MANIFESTE CONTRE LA PENSÉE UNIQUE.

On réserverait pour mon propre texte :

PAS DE NATION SANS PLURALITÉ.

Amistats.

À Larrazet Alain Daziron me demande de déclamer *La lenga deus autes*. Il y a là Andreu Minviella, gascon « *con gas !* » comme disent nos amis castillans. Dédé rime avec chanteur de jazz, avec tango de chez Pépé Nunca, ce qui m'a toujours fait rire car Nunca, c'est jamais en espagnol, *jamei en occitan*. *Ua votz, sustot*, une voix comme nulle autre, *ua votz terrible, com disem per noste*, celle qui ranime la flamme éteinte des bergers égarés dans La Lande.

Félix et Betty sont dans la salle. Je finis. Je vais vers eux et je leur remets le texte. Castan me prend le bras et dit tout de go que maintenant le Manifeste est lancé pour toujours sur les routes de la mémoire qui court plus vite que l'ignorance du maire de Belfort ou celle plus étonnante d'Alain Filkelkraut. C'est curieux mais je préfère Vargas Llosa, Cortazar, Boudou, Gonzalés, Privat, Manciet et bien sûr William Faulkner de Missipy-City. Naguères Sollers, enfin, je ne sais plus. Il est un peu gascon de Bordeaux qui a vendu sa pauvre âme à Paris, mais le sait-il vraiment ?

Je suis parti.

Il m'a écrit en début décembre une carte pour me dire qu'il avait changé le texte ; pas de froid, parfois une pluie passagère. Il a modifié quelques passages : *Drin*, chic, un peu. Comme un Seurat, des mots qu'il pose, qu'il montre et qui inspirent.

Puis, le 16 décembre, il est revenu à Uzeste, à l'invitation de *Bernat Lubat*, notre musicien retrouvé, inventeur gascon des notes jetées par sables et ruisseaux de la *Hauta Lana*. Félix aimait ses longs dialogues avec ce piano amoureux qui parcourent encore aujourd'hui cette forêt de pins et de chênes qui confessent à Dieu leurs douces pensées pour la Vierge...

C'est ici, dans la menuiserie de *Bernat Lubat*, en présence de tous les présidents des Fédérations d'écoles associatives immersives en langues de la République, qu'il nous a remis le Manifeste. La dernière mouture².

Lo 25 de genèr, le 25 janvier, c'est sous l'azur insolent de cette ville toujours aussi rouge, « l'Autan espiègle soufflait dehors », que je l'ai accompagné, avec vous tous sur son île, la fenêtre ouverte sur l'éternité où paraît-il il pleut de temps à autre, où *lo vent d'Españha boha enquièra e tostemps* pour égayer les anges ivres de tristesse.

Adiu Fèlix e a las purmèras.
Lo 15 d'Aost 2001 a Uzèsta

S.J.

² « LE MANIFESTE OCCITAN CONTRE LA PENSÉE UNIQUE CONTRE LE CENTRALISME POUR UNE NATION PLURIELLE » de Félix-Marcel CASTAN, Éditions COCAGNE & RECLAMS, août 2001. Disponible à Cocagne Editions / Carrefour d'Occitanie BP 814 82008 Montauban Cedex. tél. 05 63 63 05 67 - fax 05 63 93 53 53 (Catalogue des œuvres de Félix Castan par retour)

Tu remontes d'un cran l'abîme du désir. A l'égal, on murmure, cris à la peau si blanche. Nos antres, nos fontaines, ce chariot de nuits blêmes, rempli de roses, de parfums nés du corps. Dans la chambre immortelle, neigent les langues de l'azur. Autrefois, la ligne de pente du cou avait du rêve, des oiseaux. Autrefois, le vêtement tenait conseil avec le vent, la pluie. Autrefois, on pouvait aimer la rose en miettes. On a donné au corps ce destin de dérive, cet automne du cœur, saison sans lois. Autrefois, ce matin des vagues sur la langue. Notre guide a une vie de licorne. Sa parole s'allume avec une petite lampe d'huile. Nous broutons en silence. La horde sort de sa voix primitive, il est la rivière, il est le pont. Des poissons nagent dans son haleine. Il fait très froid en nous, peut-être il neige. Ses yeux bleus cassent comme de la glace. Nous avançons dans le trou noir de sa bouche, comme en un piège de velours, un rêve.

Héraklion
20/07/99

On va vers la saison charnelle, la saison clé en ciel, celle qui sort du corps et rôde, dans le rouge, dans le vert requiem. On va vers le siècle aux yeux verts, une guerre dans chaque mot. Les oripeaux de la dernière extase. On va vers la circoncision des mots, on va vers les chemins de ronde du désir. Le soleil tombe droit sur ton ventre d'azur léger. Rebondit dans ton œil, éclate en mille flocons de lèvres, de poils bleus, d'orifices, de grottes, de murmures. A ce stade du chant d'amour, la ville est pleine de souffles ressuscités, croupes flottant de silence en silence, et nous ne sommes sûrs que d'un rêve très tendre, qui englué chaque rue, chaque mot, chaque vie. Tôt ou tard, nous trouverons du sang sur cette route, nous trouverons des mains, un exil interminable. On ne connaît son non qu'aux jours d'extase. Je suis un habitant de la meute. Jamais aux avant-postes. Jamais dans les traquenards de fin de horde. Non, je suis au centre, près du cœur. Là où ça bat encore très fort, où l'on ferraille en aveugle avec les grands maîtres de l'âme, la folie, le plaisir. Là où se trouve notre ancêtre, la mort.

Lieu d'hiver 13

Les bateaux hennissent. La mer piaffe et bondit, nuage, corsage, beauté des corps prenant le large, toute voile dehors, dans la prunelle du couchant. L'été palpité. Notre unique souci est de trouver ce vaisseau de peau qui va partir, qui pourrait s'en aller sans nous, entre nos hanches crépusculaires... L'amante attend son heure dans un corps de mésange, un œil de merle, l'éboulis des coucous. Un corbeau sans passion dicte son dernier rêve. Très loin de tout, la mer ouvre ses mains, offrant son écuelle d'azur. Les yeux s'allongent sans raison, les bateaux restent sans bouger sur le même horizon... Les femmes changent. Elles font des rêves de cigognes. Leurs nids deviennent inaccessibles. Certaines sont immortelles. Elles enfantent de nouvelles nuits, des mers plus douces.

Katapola, Amorgos,
Le 04/08/99

P.C.

Trois textes tirés des *Moulins de Kélophana*
(À paraître Hiver 2002)

Nous sommes l'ultime des choses
 Leur marée
Le risque de leur perte
 Leur oubli
Quand nous les nommons
 Nous sommes naufrageurs
Pêcheurs d'épaves
 A leur affût
Amasseurs de sacs et de choses
Pour colmater les digues
 Nous détournons les choses
Les amours les océans les femmes les rêves
 Les paysages d'océan deviennent
Cartes postales plaques de fonte sur bouches d'égouts
 Les choses se noient
Deviennent empêcheuses de frayeurs nocturnes
 Goudrons à colmater les carènes
 Oublis des choses
 Varech sur l'angoisse
Nous sommes des étameurs consciencieux.

Mendiants de clartés dans les parcs
De consonnes sonores
Epiés par les reflets des fenêtres
Et par les villes bruyantes

Nous scrutons nos désirs dérisoires
A travers nos pauvres images dans les vitrines.
Il est temps de chercher l'obscur
Le secret de l'heure qui passe

Le sang séché dans la forêt des syllabes
Une image de l'hiver dans l'outre des légendes
Un peu de peur aussi, aux cils de l'encre,
Une promesse sans doute, qui ne sera pas tenue.

P.C.

ÉCRITURE ET POÉSIE SUR LA TOILE

Écrire & Éditer

<http://www.calcre.com/>

Encres vives

Michel Cosem 2, allée des Allobroges
31770 Colomiers – tél. 05 62 74 07 87

Filigranes

<http://www.ecriture-partagee.com/>

François Bon

<http://www.remue.net/>

Gfen Aquitaine

<http://www.chez.com/gfen/>

Rivaginaires

<http://kerys.free.fr/petes/rivaginaires>

Saraswasti

<http://membres.lycos.fr/mirra>

Soleils et Cendre

<http://www.multimania.com/soleilsetcendre>

Silvaine Arabo : Poésie d'hier et d'aujourd'hui

<http://membres.lycos.fr/mirra>

Thot'm - Pierre Colin

<http://perso.infonie.fr/thotmpc>

Uzeste Musical

<http://www.uzeste.com/>

CAHIERS DE POÈMES : NUMÉROS PRÉCÉDENTS

- N° 55 Lieux d'écrits – 6 €
- N° 56 Lire écrire créer – 7,6 €
- N° 57 Décalquer l'invisible – 7,6 €
- N° 58 Le partage des rêves – 7,6 €
- N° 59 La langue en vie – Norvège – 7,6 €
- N° 60 Le pouvoir de l'imaginaire – 7,6 €
- N° 61 L'imaginaire – 7,6 €
- N° 62 Figure-toi la langue – 7,6 €
- N° 63 La création poétique – 7,6 €
- N° 64 Ecriture, visages de la pensée – 7,6 €
- N° 65 Pouvoirs de la poésie - 10 €

Prix

Au numéro :	10 €
Les 5 exemplaires	40 €
Abonnement : 4 numéros :	35 €

Commande et règlement à l'ordre du GFEN, Secteur Poésie Ecriture

30, rue du Canon d'Arcole, 31000 Toulouse

Tél : 05 61 22 44 04 / E-mail : chrisjeansous@infonie.fr

SOMMAIRE

Edito	Michel DUCOM	3
Bilan	Silvaine ARABO	4
Poétiques du lieu	Michel COSEM interview par CHMILE	5
Poèmes	Michel COSEM	8
Les chênes auront perdu toute leur sève	Nathalie BOITAUD / Cécile MARICAL	10
Poèmes	Najim / Patrick	13
Prothésie	CHMILE	14
Le lieu du mentir vrai	CHMILE/ Olivier COSTINO	15
Fin de cycle	CHMILE	18
Interrupteur	Olivier COSTINO	19
Poèmes	Lucette MELLADO	20
Géo-graphie	Christine NANCIE	22
Ecrire le lieu / Plaintes / Silence	Rome DEGUERGUE	23
Non-lieu / Oran	Maty MALEEN	28
Poèmes	Christine JEANSOUS	30
Le lieu d'une nuit (atelier d'écriture)	Jean Paul ROBERT	31
Le cri de la page blanche	Patricia MANSENCAL	34
Il lamento della pagina blanca	Patricia MANSENCAL	35
Poèmes	Séverine ELABED	36
La rivière sous la rivière (atelier d'écriture) / Poèmes	Anny GLEYROUX	38
Entrailles Atelier / Poème	Martine MEILLON	43
La luna sul lago / La lune sur le lac	Enrica ROMANAZZO	48
<i>PEUPLE ET POÉSIE</i> n°19 / 1949	Reproduction de la couverture	52
A propos de Jean L'ANSELME	Jacqueline VAHÉ DESGROUAS	53
Peuple et Poésie / Poèmes	Jean L'ANSELME interview par J.V.D.	54
Fleurs d'immonde ici	Jacqueline VAHÉ DESGROUAS	67
Lieux de langue et non-lieu du royaume	Anny GLEYROUX	69
La langue et le royaume	Félix - Marcel CASTAN	70
Lettres à Félix Castan	Joë BOUSQUET	76
S'escotavan	Odetta Anna TOULET	78
Lo conde deu manifeste	Sergi JAVALOYÈS	81
Poèmes	Pierre COLIN	90
Des sites, des revues d'écriture	Ecriture et poésie sur la toile	93
<i>CAHIERS DE POÈMES</i>	Numéros précédents	94

CAHIERS DE POÈMES N° 66

L'ÉCRITURE : LIEUX ET NON-LIEU

« Ecrire les lieux c'est faire entrer l'imaginaire, le pouvoir des signes et de l'écriture dans un dialogue qui dépasse l'anecdote et le bavardage. C'est entamer une conversation avec les infinis possibles que l'écrivain prête à juste titre à ses résidents, et il n'y a pas de désert sans présence humaine. Les anciens rôdent, on entend des voix dans la montagne, un homme obstiné à vivre là s'appuie sur un mur. »...

... « Qu'on n'assigne plus l'écriture ni l'écrivain à des parcours obligés ! L'écriture et l'écrivain n'ont pas à être coupables. Non-lieu. Ils faut les laisser responsables d'être sur la ligne de crête des infatigables voyageurs. »

Michel DUCOM

Cahiers de poèmes est une revue d'écriture en recherche dont l'objectif est de diffuser largement des pratiques et des idées indispensables pour ceux qui veulent réfléchir à l'écriture et mettre en place des actions en cohérence avec les recherches actuelles.

Centrée sur le « Tous capables ! Tous créateurs ! » le Secteur Ecriture & Poésie du GFEN cherche à accroître son ignorance sur la question. Travailler aux limites de ce qu'il sait, les agrandir, s'obliger à retrouver les questions centrales qui interrogent les évidences sont des exigences qui ouvrent sur des pistes neuves et nécessaires.

Sa particularité novatrice fut de publier en même temps des textes d'enseignants ou d'éducateurs, des textes d'enfants ou d'adolescents, mais aussi des textes d'adultes écrivains contemporains, textes poétiques ou théoriques.

Publier des textes d'adultes marqués par un engagement contemporain dans la littérature nous semble être encore de nature à enrichir la réflexion et les pratiques des lecteurs. C'est aussi une garantie d'authenticité : donner à voir ce qu'il écrit dans la fiction ou le poème, ce qu'il écrit dans des recherches personnelles est une attitude courageuse, une épreuve de vérité pour celui qui tient un discours pédagogique, fut-il le meilleur du monde.

CAHIERS DE POEMES

Directeur de la publication : Michel DUCOM

Imprimerie PROSPER

610, rue Jean Pagès à Villenave d'Ornon, 33140, France

Dépôt légal à La bibliothèque de France le 31 mars 2002

N°ISSN : 0395-4080

Prix : 10 Euros